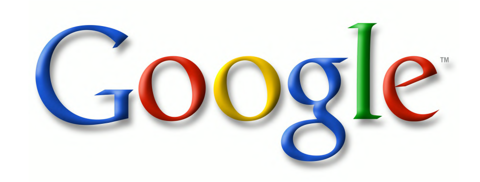




ŒUVRES COMPLETES

DE

BERQUIN.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

LE PETIT

GRANDISSON,

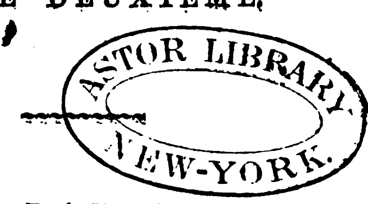
TRADUCTION LIBRE DU HOLLANDAIS,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802).

LE PETIT GRANDISSON.

LES AVANTAGES DU TRAVAIL.

MONSIEUR DORVILLE, riche fabricant, étoit l'ennemi le plus infatigable de l'oisiveté. Non seulement il consacroit la journée entière au travail, mais encore il avoit soin de tenir en exercice tous les gens de sa maison. Bienfaisant envers ceux à qui des infirmités ou un grand âge ne laissoient plus la force de s'occuper, il étoit sans pitié pour ces robustes fainéans qui venoient mendier à sa porte. Il leur demandoit pourquoi ils ne travailloient pas; et, lorsqu'ils s'en excusoient sur ce qu'ils ne trouvoient pas d'ouvrage, il leur en offroit dans ses manufactures; mais, lorsqu'on l'avoit une fois refusé, il ne falloit plus se présenter devant lui.

Il ne laissoit ouvrir ni fermer un ballot de marchandises, sans obliger François et Robert, ses enfans, d'y prêter la main. Il avoit un jardin assez vaste derrière sa maison. Pendant l'été, il y faisoit travailler ses fils sous les yeux du jardinier; et, pendant l'hiver, il leur donnoit à faire de petits ouvrages en carton ou au tour.

Ses trois filles n'avoient pas plus de temps à donner à l'oisiveté. Elles étoient chargées de tous les détails du ménage, qui convenoient à leur sexe.

Pour mieux exciter et soutenir leur zèle, M. Dorville payoit à chacun son ouvrage; et il avoit soin d'accorder une récompense particulière à celui qui s'étoit distingué par son activité. C'étoit avec ces petits profits que les enfans trouvoient le moyen de fournir aux dépenses de leurs plaisirs et de leur entretien.

On n'entendoit jamais parmi eux de mauvais propos et de querelles. Ils jouissoient d'une santé parfaite; et chaque

jour amenoit de nouveaux plaisirs, en leur faisant goûter le fruit de leurs travaux.

Si les garçons apportoient à leurs sœurs un bouquet d'œillets ou de jacinthes, cueilli dans leur parterre, ils en recevoient, à leur tour, des manchettes brodées, des bourses, des cordons de canne ou de montre, ouvrage de leurs mains industrieuses. S'ils présentoient au dessert des fruits venus sur de jeunes arbres qu'ils avoient plantés et greffés eux-mêmes, ils avoient la satisfaction d'entendre de leurs parens en faire l'éloge, en apprenant à leurs amis à qui ils en avoient obligation. Alors chacun prenoit son verre, et les convives en chœur buvoient à la santé des petits jardiniers.

Tous les ans on célébroit dans la famille sept jours de fête extraordinaires; savoir, le jour de naissance de chacun des cinq enfans, et celui de leur père et de leur mère. On y voyoit régner, à l'envi, la tendresse et le plaisir. C'é-

toit sur-tout pour la féte de leurs parens, que les enfans, animés d'une louable émulation, cherchoient à se surpasser les uns les autres par la richesse de leurs hommages. Les jeunes garçons venoient offrir des ouvrages de carton bien vernissés, ou des bijoux d'ivoire et d'ébène artistement travaillés au tour. Les jeunes demoiselles présentoient des ouvrages en broderie, qu'elles avoient travaillés en secret. Leur père et leur mère, comme on l'imagine sans peine, n'oublioient pas de répondre à ces cadeaux. Ils donnoient ordinairement à leurs enfans un joli repas, auquel on invitoit tous leurs petits amis. La fête se terminoit toujours en un bal, où cette vive jeunesse, excitée par la musique, se trémoussoit à ravir; et les parens étoient transportés de joie, en voyant leurs graces naturelles et leur folâtre gaîté.

Qui croiroit que ces enfans eussent jamais pu se dégoûter d'un genre de vie aussi doux ? C'est pourtant ce qui ar-

riva. François, un jour, étoit allé faire visite à ses petits cousins. Il revint à la maison avec une physionomie chagrine. Son père, qui, sur quelques paroles indirectes, comprit d'abord le sujet de ses soucis, fit semblant de ne pas s'en appercevoir. Cependant, comme François avoit encore, le lendemain, le même fond de tristesse, Dorville l'ayant engagé après le dîner à faire une visite à ses pépinières, ils eurent ensemble l'entretien suivant :

M. DORVILLE.

Qu'as-tu donc, mon cher François? Je suis inquiet de l'air de langueur que je vois répandu sur ta physionomie.

FRANÇOIS, *affectant une mine riante.*

Ce n'est rien du tout, mon papa.

M. DORVILLE.

Tu as beau vouloir sourire, tu n'as pas la figure aussi gaie qu'à l'ordinaire.

FRANÇOIS.

Je ne saurois en disconvenir.

M. DORVILLE.

Est-ce que tu aurois quelque sujet de tristesse ?

FRANÇOIS.

Oh ! si j'osois vous le dire !

M. DORVILLE.

Craindrois-tu de m'ouvrir ton cœur ? Ne suis-je pas ton ami ?

FRANÇOIS.

C'est que vous me gronderiez peut-être.

M. DORVILLE.

Moi, te gronder ? Tu sais que ce n'est ni dans mes principes ni dans mon caractère.

FRANÇOIS.

Il est bien vrai ; mais tenez, mon papa, laissez-moi mon secret.

M. DORVILLE.

Pourquoi donc, puisqu'il t'afflige ?

FRANÇOIS.

C'est que vous ne voudriez pas remédier à mon chagrin.

M. DORVILLE.

Ainsi tu penses que j'aimerois mieux te voir triste que content ? Je croyois t'avoir fait prendre une autre idée de ma tendresse.

FRANÇOIS.

O mon papa, que dites-vous ! Non, non, je sais que vous n'avez pas de plus grande joie que de nous voir joyeux.

M. DORVILLE.

Je ne vois donc pas ce qui t'empêche de me faire ta confidence. Tiens, arrangeons-nous. Conte-moi ta peine; et moi, je te promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour la dissiper.

FRANÇOIS.

Eh bien ! mon papa, puisque vous le voulez, il faut que je vous le dise. Vous nous tenez à la chaîne comme des esclaves, pour nous faire travailler du matin au soir. Voyez mes cousins, comme leur papa leur laisse prendre du

bon temps. Est-ce que nous ne pourrions pas en avoir aussi bien qu'eux?

M. DORVILLE.

Quoi ! mon cher fils, c'est là tout ce qui te chagrine ? Il n'est rien de plus facile que de te contenter. A Dieu ne plaise que je veuille te faire travailler malgré toi ! tu es le maître de prendre du repos, jusqu'à ce que tu viennes me presser toi-même de te rendre à tes occupations.

François, fort content de jouir de cette liberté de l'aveu de son père, employa le reste de la journée à baguenauder çà et là dans le jardin.

M. Dorville se levoit tous les jours de très-bonne heure; et, lorsque la matinée étoit belle, il se plaisoit à faire un tour de promenade dans la campagne avec celui de ses enfans qui, la veille, avoit été le plus docile et le plus appliqué à son travail.

Le lendemain de cet entrètien, l'aurore, en se levant, annonça la plus

belle matinée. M. Dorville se disposoit à sortir. François l'entendit; et, quoiqu'il sentît en lui-même qu'il n'avoit guère mérité d'accompagner son père, il se leva précipitamment, et vint lui demander la permission de sortir avec lui. M. Dorville y consentit volontiers. Ils allèrent s'asseoir au sommet d'une colline, d'où l'on découvroit toute la campagne des environs. C'étoit dans les premiers jours du printemps. Les prairies, qui, un mois auparavant, étoient encore ensevelies sous la neige, étaloient la plus riante verdure. Les arbres des bocages se couvroient d'un feuillage tendre : ceux des vergers se paroient de fleurs blanches et pourprées. L'oreille n'étoit plus déchirée des sifflemens aigus de l'aquilon : on n'entendoit retentir les airs que du ramage des oiseaux; on voyoit les brebis et les jeunes chevaux bondir sur les gras pâturages. Le laboureur parcouroit ses sillons, en faisant résonner les échos de ses chants joyeux. Une foule de voyageurs étoit répandue

M. DORVILLE.

Et que ferois-tu ?

FRANÇOIS.

J'irois me promener tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Aujourd'hui je monterois sur le sommet de la colline. Demain, je m'enfoncerois dans la forêt. Une autre fois, j'irois m'asseoir au bord de la rivière.

M. DORVILLE.

C'est fort bien, mon ami ; mais nous n'avons que trois cent soixante-cinq jours dans l'année. Si nous en retranchons toutes les matinées froides et humides, à peine en restera-t-il soixante-cinq qui soient aussi belles que celle d'aujourd'hui. Iras-tu te promener le matin lorsqu'il fait du brouillard, lorsqu'il tombe de la pluie ou de la neige, ou qu'un vent impétueux souffle la gelée et les frimas ?

FRANÇOIS.

Oh ! non, certes. Ce vilain temps me feroit

feroit bien vîte passer le goût de la promenade.

M. DORVILLE.

Que ferois-tu donc les trois cents autres matinées, si tu ne travaillois pas ?

FRANÇOIS.

Je n'en sais trop rien.

M. DORVILLE.

Et crois-tu franchement que tu serois fort heureux de ne savoir jamais ce que tu aurois à faire ?

FRANÇOIS.

Non, je l'avoue. Le temps me paroîtroit bien long.

M. DORVILLE.

Ne vaudroit-il pas mieux travailler de bon courage, que de te frotter les yeux, d'étendre tes bras, de bâiller, et de te laisser tomber sur une chaise, comme tu fais lorsque tu t'ennuies ?

FRANÇOIS.

Mais, mon papa, si je ne travaillois

pas, je pourrois m'amuser à quelque jeu.

M. DORVILLE.

Tu sais bien que je ne t'ai jamais empêché de t'amuser. Mais voyons si c'est le travail, ou une vaine dissipation, qui te donne les plus vrais plaisirs. Je suis bien loin de vouloir que mes enfans ne soient pas aussi heureux qu'ils peuvent l'être. Tu ne travailleras jamais, et tu joueras toujours, si tu me prouves que tes jeux te donnent plus de satisfaction que tes travaux.

FRANÇOIS.

Prenez-y garde, mon papa, cette preuve ne seroit pas difficile.

M. DORVILLE.

Eh bien ! voyons. Je veux en courir le risque.

FRANÇOIS.

N'avez-vous pas observé qu'en jouant, je saute, je ris, je danse, je fais mille cabrioles ? Il n'en est pas de même lorsque je suis au travail.

M. DORVILLE.

Cependant je t'ai vu plusieurs fois t'amuser et rire avec ton frère tout en travaillant.

FRANÇOIS.

Il est vrai ; mais c'est bien mieux encore, lorsque je joue tout de bon.

M. DORVILLE.

Tu ne laisses passer aucun jour sans jouer ; pourrois-tu me montrer quelque chose d'agréable qui te soit restée de tes jeux ?

FRANÇOIS.

Non, mon papa ; je n'en ai plus que le souvenir.

M. DORVILLE.

Et n'as-tu rien qui te soit resté de ton travail ?

FRANÇOIS.

Je vous demande pardon. Il y a dans mon jardin plus de trois douzaines de jeunes arbres que j'ai plantés et greffés

moi-même. Toutes mes couches sont couvertes de bons légumes, et mes plate-bandes de belles fleurs.

M. DORVILLE.

Est-ce là tout, mon ami ?

FRANÇOIS.

Non vraiment, mon papa. N'ai-je pas dans ma chambre une grande armoire pleine d'ouvrages en paille et en carton, ainsi que de mille petits bijoux d'ivoire et d'ébène que j'ai tournés sur mon tour ?

M. DORVILLE.

Mais tous ces objets, tu ne les vois sans doute à présent qu'avec regret, en songeant à toutes les gouttes de sueur qu'ils t'ont fait répandre ? En voilà, dis-tu, qui m'ont coûté une journée entière de peine.

FRANÇOIS.

Et quand ils m'en auroient coûté encore plus.

M. DORVILLE.

Eh bien ?

FRANÇOIS.

Tenez, mon papa, lorsque je vois mon armoire parée des fruits de mon travail ; lorsque je cueille un bouquet pour mes sœurs, ou que j'ai de beaux fruits ou de bons légumes à présenter à maman, je me trouve si heureux que je ne me souviens plus de tous les soins qu'il m'a fallu prendre.

M. DORVILLE.

Et, dis-moi, le temps que tu as consacré à cultiver ton jardin ou à tourner, voudrois-tu maintenant l'avoir passé à te divertir ?

FRANÇOIS.

Non certainement ; car il ne m'en resteroit plus rien aujourd'hui.

M. DORVILLE.

Au moins tu en aurois le souvenir. Est-ce que tu le comptes pour rien ?

FRANÇOIS.

Oh! c'est bien peu de chose.

M. DORVILLE.

Je crois entendre dans ta réflexion que les jeux ne peuvent amuser que lorsqu'on les goûte; et tu conviendras qu'ils n'amusent pas toujours autant qu'on l'avoit espéré. Le travail, au contraire, après nous avoir occupés agréablement, nous laisse des jouissances utiles. Pendant plus de vingt ans, tu trouveras un nouveau plaisir à cueillir des fruits sur les arbres que tu as plantés de ta propre main, au lieu que tu ne te souviendras pas même de tes jeux frivoles. Tu peux maintenant décider ce qui donne les vrais plaisirs, si c'est un travail utile, ou de vains amusemens.

FRANÇOIS.

O mon papa! de la manière dont vous me faites envisager les choses, il n'y a pas à balancer. C'est le travail, sans contredit, qui me rend plus heureux.

M. DORVILLE.

Tu vois si j'ai raison de te le faire

chérir. Si je te disois : Allons, François, ne travaille plus, je veux que tu passes ton temps à jouer; ne seroit-ce pas te rendre malheureux pour le reste de ta vie ?

FRANÇOIS.

Oh ! oui, je le sens. Tous les jeux me deviendroient bientôt insupportables.

M. DORVILLE.

Ne te semblent-ils pas, au contraire, plus doux lorsque tu as travaillé ?

FRANÇOIS.

Oui, mon papa, j'en conviens.

M. DORVILLE.

C'est alors que je te presse moi-même d'en goûter le plaisir. Tu sais que je vais souvent engager tes cousins et quelques autres de tes camarades à venir se divertir avec toi. As-tu oublié vos combats à la lutte, vos courses, vos parties de barres ?

FRANÇOIS.

Non, mon papa; je m'en souviens à

merveille. Vous avez la bonté d'y assister presque toujours ; et je vous vois sourire, lorsque j'y ai l'avantage.

M. DORVILLE.

En effet, cela t'arrive assez souvent.

FRANÇOIS.

C'est que je suis plus fort qu'aucun de mes compagnons. Mes pauvres cousins, sur-tout, je ne les craindrois guère quand ils se mettroient tous les deux contre moi.

M. DORVILLE.

Ils ne sont peut-être pas si âgés ?

FRANÇOIS.

Oh ! vous le savez bien. Je suis plus jeune d'un an que le cadet.

M. DORVILLE.

C'est donc que tu es mieux nourri ?

FRANÇOIS.

Je vous demande pardon, mon papa, mais ils sont mieux traités les jours ordinaires que nous ne le sommes les jours de fête.

M. DORVILLE.

Je ne vois donc pas d'où cet excès de force pourroit te venir, à moins que ce ne soit du travail.

FRANÇOIS.

Avec votre permission, mon papa, cela n'est guère possible; car le travail m'affoiblit quelquefois au point que je ne puis remuer mes membres.

M. DORVILLE.

Mais, mon fils, qui sont ceux qui courent le mieux?

FRANÇOIS.

Ce sont les coureurs.

M. DORVILLE.

Et d'où vient cela, je te prie?

FRANÇOIS.

C'est qu'ils sont accoutumés à courir.

M. DORVILLE.

Cependant la course les fatigue quelquefois, comme le travail t'affoiblit.

FRANÇOIS.

Sansdoute.

M. DORVILLE.

Il me semble cependant que leur estomac est souvent malade.

FRANÇOIS.

Oui, presque toujours.

M. DORVILLE.

Et le tien, éprouve-t-il de ces incommodités ?

FRANÇOIS.

Jamais, mon papa. Vous savez bien que je suis toujours de bon appétit.

M. DORVILLE.

Oui ; mais il y a des jours où tu sembles manger encore avec un nouveau plaisir. Je m'en apperçois sur-tout, lorsque tu viens de remuer ton jardin.

FRANÇOIS.

Ah! vraiment, je fais une rude guerre à vos provisions, quand j'ai bien travaillé.

M. DORVILLE.

Comment donc? le travail fortifie tes bras

bras et ton estomac ; il aiguise ton appétit, et je m'aviserois de te l'interdire ? Oh ! non, certes. Je veux que mon fils fasse honneur à ma table sans avoir d'indigestion, comme ses cousins ; je ne veux pas que ses camarades soient plus forts à la lutte ni à la course.

FRANÇOIS.

Mais, mon papa, il y a bien des gens qui me disent que, puisque vous êtes si riche, vous ne devriez pas nous faire travailler.

M. DORVILLE.

Ces gens-là parlent comme des étourdis ; et tu serois un plus grand étourdi de les croire. Si tu restes tous les jours au lit jusqu'à neuf heures, pourrai-je, avec tout mon argent, te faire jouir du charme d'une si belle matinée ?

FRANÇOIS.

Non, certes.

M. DORVILLE.

Pendant bien des années, tu auras à

cueillir du fruit sur les arbres que tu as plantés. Tu peux de temps en temps faire des cadeaux à tes sœurs et à tes amis, des jolis ouvrages que tu as faits sur le tour. Voilà ce qui te reste de ton travail, et la source de bien des jouissances qui vont se renouveler mille fois. Mais, avec tout mon argent, puis-je faire qu'il te reste quelque chose d'aussi doux de tes jeux, lorsqu'ils sont finis ?

FRANÇOIS.

Hélas ! non, mon papa.

M. DORVILLE.

Puis-je enfin, avec toutes mes richesses, te rendre les membres robustes, et préserver ton estomac des indigestins ?

FRANÇOIS.

Oh ! encore moins.

M. DORVILLE.

Regarde maintenant combien d'avantages tu dois au travail ; avantages pré-

cieux, que tout l'or du monde n'auroit pu te procurer.

FRANÇOIS.

J'en conviens.

M. DORVILLE.

Et pourquoi donc ai-je de l'or, moi? Est-ce pour que mes enfans soient heureux ou malheureux?

FRANÇOIS.

Pour qu'ils soient heureux, sans doute.

M. DORVILLE.

Et quel est le plus heureux, celui qui passe une partie de la matinée à rêvasser dans son lit, ou celui qui, se levant avec l'aurore, peut, lorsqu'il fait beau, aller se promener dans la campagne, et contempler les beautés ravissantes de la nature?

FRANÇOIS.

C'est le dernier, sans doute.

M. DORVILLE.

Quel est encore le plus heureux, celui

qui consume sa vie en de vains plaisirs qu'il faut quelquefois attendre, qui ne l'amusent pas toujours, et dont il ne lui reste jamais rien ; ou celui qui s'occupe d'un travail agréable, dont il lui reste mille douces jouissances pour le temps qui vient après ?

FRANÇOIS.

C'est toujours celui-ci.

M. DORVILLE.

Je ne te demande pas s'il vaut mieux avoir des bras robustes que des membres énervés, de belles couleurs qu'un teint pâle, une santé vigoureuse que des foiblesses continuelles, et un bon appétit que des indigestions.

FRANÇOIS.

Oh ! il n'y a pas à balancer.

M. DORVILLE.

Tu viens de convenir que c'est le travail qui nous donne tous ces avantages ?

FRANÇOIS.

Il est vrai.

M. DORVILLE.

Ne serois-je donc pas bien blâmable, si, m'embarrassant des sots propos de quelques étourdis, je négligeais de faire chérir le travail à mes enfans, sous le vain prétexte que je suis riche? Et avec toutes mes richesses, ne les rendrois-je pas plus malheureux?

FRANÇOIS.

Oh! oui, je le vois bien. C'est moi qui étois un insensé, de vouloir me dégoûter du travail. Allons, mon papa; voici la matinée qui s'avance. Je brûle d'aller reprendre mes occupations ordinaires. J'espère avoir un joli bouquet à donner à chacune de mes sœurs, et d'excellentes fraises à cueillir sur mes couches pour votre dessert.

M. DORVILLE.

Allons, mon fils, je suis charmé de t'avoir trouvé si raisonnable. Cela m'engage à te consulter sur une grande affaire qui t'intéresse. Nous en parlerons demain.

Le lendemain, François, un peu fier, et encore plus curieux de répondre à la consultation que son père lui avoit demandée, s'empressa d'aller lui offrir le secours de ses lumières.

Il y a long-temps, mon fils, lui dit M. Dorville, que je cherche à placer avantageusement une certaine somme pour mes enfans.

FRANÇOIS.

Vous avez bien de la bonté, mon papa.

M. DORVILLE.

Ainsi je suis bien aise de te consulter sur l'emploi le plus avantageux que j'en puisse faire.

FRANÇOIS.

Mais, mon papa, il n'est rien de plus simple. Vous n'avez qu'à la mettre dans le commerce.

M. DORVLLE.

Elle y est déjà mon ami. C'est du commerce, au contraire, que je songe

à la retirer, pour vous l'assurer davantage. Dans notre état, on est exposé à faire bien des pertes. J'en éprouve tous les jours. S'il m'arrivoit quelque grand malheur, je voudrois avoir placé si solidement une certaine partie de ma fortune, qu'elle pût vous assurer une subsistance assez honnête pour toute votre vie.

FRANÇOIS.

Il me semble que vous pourriez en acheter des maisons ?

M. DORVILLE.

Oui bien, si elles ne couroient pas le risque de brûler.

FRANÇOIS.

En ce cas, achetez des terres; elles ne brûlent pas, au moins.

M. DORVILLE.

Il est vrai, mais il faut veiller soi-même à leur culture, ou bientôt elles tombent en friche, et ne vous rendent plus leur revenu ordinaire, d'après lequel vous aviez établi votre dépense;

FRANÇOIS.

Oh ! voyons, mon papa, je vous prie ; je suis prêt à vous entendre.

M. DORVILLE.

Un jeune gentilhomme voulut épouser une fort aimable demoiselle. Il fut la demander en mariage à son père. Celui-ci lui dit : Je vous donnerai volontiers ma fille ; mais avez-vous un bon métier pour être en état de la nourrir, elle et les enfans que vous aurez ? Un métier, monsieur, lui répondit le gentilhomme ? Ignorez-vous que je possède un grand château dans votre voisinage, avec des terres considérables ? Ce n'est rien que cela, lui répliqua le père de la demoiselle. Votre château peut brûler, vos terres peuvent être dévastées, il peut encore vous arriver mille accidens ruineux que je ne prévois pas. En un mot, si vous voulez obtenir ma fille, il faut que vous appreniez quelque métier qui me tranquillise. C'est une condition absolument

essentielle que je mets à notre alliance. Le jeune gentilhomme voulut en vain combattre cette proposition, il ne put en faire revenir le père de sa maîtresse. Quel parti prendre ? Il aimoit trop éperdument pour renoncer à son bonheur. Il courut se mettre en apprentissage chez un vannier, parce qu'il jugea son métier le plus facile, et il n'obtient la jeune demoiselle qu'après avoir fait, sous les yeux de son père, une corbeille fort propre, et divers petits ouvrages d'osier et de jonc.

Pendant les premières années de son mariage, il rioit intérieurement de la prévoyance de son beau-père, et de la condition bizarre qu'il lui avoit imposée ; mais il cessa bientôt de s'en moquer.

La guerre se déclara : les ennemis entrèrent dans sa province. Ils ravagèrent ses moissons, abattirent ses forêts, démolirent son château, pillèrent sa cassette et ses meubles, et le contraignirent de prendre la fuite avec sa famille. Notre riche gentilhomme se

trouva tout-à-coup dans l'indigence. Il passa quelques jours à déplorer tristement son infortune, vivant avec peine du peu d'argent qu'il avoit sauvé. Cette misérable ressource lui manqua bientôt. Il se souvint alors du métier qu'il avoit appris. Son courage ne tarda pas à renaître, et il se livra au travail avec d'autant plus d'ardeur, qu'il s'étoit réfugié dans une ville où son premier état n'étoit point connu. Sa femme, après avoir apprêté la subsistance commune, le soulageoit dans ses travaux : ses enfans allaient vendre ses paniers et ses corbeilles. De cette manière, il parvint à se soutenir fort honnêtement, lui et sa famille, jusqu'au moment heureux où le retour de la paix le fit rentrer dans la possession de ses biens.

Cette histoire fit une vive impression sur François. Il la raconta le même soir à son frère et à ses sœurs qui en furent également frappés. Elle leur fit faire une foule de réflexions sur les ressources que l'on a besoin de se ménager

nager contre les coups inattendus de la fortune. Hélas ! ils ne prévoyaient pas qu'ils dussent sitôt s'en faire l'application à eux-mêmes. Quelque temps après, le feu prit, dans la nuit, à l'un des magasins de M. Dorville, et tous les bâtimens de sa manufacture furent consumés avant qu'on pût avoir des secours pour arrêter les fureurs de l'incendie. Un autre se serait laissé lâchement abattre par ce désastre ; mais il ne fit, au contraire, que fortifier sa constance et redoubler son activité. Tous ses amis s'empressèrent de le soutenir. Il profita heureusement de ces moyens et de son industrie pour chercher à réparer ses pertes. Elles n'empêchèrent point que ses filles ne fussent bientôt recherchées par les hommes les plus riches et les plus sensés, parce qu'ils savoient qu'ils trouveroient en elles des femmes capables de conduire habilement leur maison. Pour ses deux fils, ils mirent une ardeur si infatigable dans leurs travaux, qu'ils parvin-

rent en peu d'années à rétablir les affaires de leur famille, et à les porter même à un degré de prospérité où elles ne s'étoient jamais élevées, avant l'infortune qui sembloit devoir les renverser pour toujours.

Guillaume D*** a sa Mère.

Le 27 septembre.

O ma chère maman, quel danger mon ami Charles vient de courir ! Eh quoi ! il a tenu à si peu de chose que je ne l'aie perdu ! Je frémis encore d'y songer. Que serois-je devenu s'il avoit été aussi brutal que son adversaire, s'il en avoit reçu la mort, ou s'il la lui avoit donnée, et qu'il eût été obligé de fuir de sa patrie ? Heureusement tout s'est terminé à sa gloire ; et, en se conservant pour ses parens et pour moi, il nous donne encore un nouveau sujet de l'aimer et de l'estimer. Mais c'est trop long-temps tenir votre curiosité dans l'impatience. Lisez, lisez, je vous prie, la lettre que M. Grandisson vient de recevoir de M. Bartlet. Je passe la soirée à la transcrire pour vous l'envoyer. O ma chère maman, combien de fois

le cœur m'a battu, en vous faisant cette copie ! Mais ce n'est plus de moi qu'il s'agit. Oubliez-moi quelques instans pour ne vous occuper que de mon ami Charles.

M. Bartlet à M. Grandisson.

Le 26 septembre.

Monsieur et cher ami,

Je ne puis assez vous féliciter du bonheur de posséder un fils tel que le vôtre. Je fus hier témoin, sans qu'il s'en doutât, d'une aventure qui lui fait infiniment d'honneur. Mais pourquoi m'étonner de sa conduite, lorsque j'y vois l'effet des bons exemples et des sages leçons qu'il a reçus de vous ?

Il se trouvoit hier dans notre société un jeune homme nommé Stanley, fils de milord G***. Son caractère est d'une violence brutale. Quoiqu'il n'ait encore que dix-huit ans, l'ambition et l'envie dévorent son cœur. J'avois déjà observé qu'il étoit jaloux du titre que vient d'obtenir votre fils. Il ne tarda

guère à le harceler par de malignes plaisanteries, que Charles laissa passer en silence avec une retenue admirable. Ils étoient à jouer une partie de piquet. Stanley, plat fanfaron, qui voudroit se targuer d'un faux courage, crut pouvoir abuser de la modération de votre fils. Il prit enfin le parti de lui chercher querelle au jeu d'une manière si marquée, que Charles ne put s'empêcher de laisser paroître dans ses regards combien il en étoit indigné. Je vais vous rapporter ici mot pour mot tout leur entretien.

CHARLES.

Il me semble, monsieur, que vous ne prenez pas beaucoup de plaisir à notre partie. Ne vaudroit-il pas mieux l'interrompre?

STANLEY, *jetant les cartes sur la table.*

Il est vrai. On ne peut guère trouver de plaisir à jouer avec des personnes qui entendent si mal le jeu.

CHARLES.

Il est possible que je ne l'entende pas, à beaucoup près, aussi bien que vous. Je n'en ai pas une aussi grande habitude.

STANLEY.

Si vous n'en savez pas davantage sur tout le reste, je crains qu'il ne vous soit difficile de soutenir le titre que vous venez d'obtenir.

CHARLES.

Je ne crois pas que la science du jeu soit absolument essentielle pour remplir cet objet. Mais parlons, s'il vous plaît, d'autres choses. Vous avez là une fort belle tabatière.

STANLEY.

Elle ne vous conviendroit peut-être pas mal dans votre nouvelle dignité.

CHARLES.

Elle me seroit inutile : je ne prénds pas de tabac. Je crois qu'il vaut mieux ne pas s'y accoutumer à mon âge.

STANLEY.

C'est-à-dire que vous trouvez mauvais que j'en prenne.

CHARLES.

En aucune manière. Il ne m'appartient pas de trouver à redire à ce qui vous convient à vous et à vos parens.

STANLEY.

Mes parens n'ont rien à voir dans ces choses-là. Il suffit que cela me plaise.

CHARLES.

A la bonne heure, chacun a sa manière de penser.

STANLEY.

Certes, voilà un enfant bien docile, qui ne voudroit pas prendre du tabac sans en demander la permission à ses parens.

CHARLES.

Il est vrai : je ne fais rien sans les consulter.

STANLEY.

J'aurois tort d'en être surpris. Vous n'êtes pas aussi âgé que moi, pour savoir penser et agir d'après vous-même. Il faut du temps pour vous former.

CHARLES.

J'espère, en effet, valoir un peu mieux, lorsque je serai aussi âgé que vous l'êtes.

STANLEY.

Votre dessein est-il de m'insulter ? Pourquoi me dire que vous vaudrez mieux que moi ?

CHARLES.

Mieux que vous, monsieur ? Je suis incapable d'une grossiéreté pareille. Il vous est aisé de comprendre que je n'ai voulu dire autre chose, sinon que j'espérois, à votre âge, valoir un peu mieux que je ne vaux à présent.

STANLEY.

Vous n'êtes pas mal-adroit, ce me semble, à tourner à rebours vos paroles ?

CHARLES.

Non, monsieur, je commence d'abord par bien penser à ce que je veux dire, et mes paroles n'ont point de rebours.

STANLEY.

Il suffit. Voulez-vous bien venir faire un tour de promenade dans le jardin.

CHARLES.

Très-volontiers, monsieur. Si cela vous est agréable, je ne vois rien qui m'en empêche.

Stanley aussitôt enfonça fièrement son chapeau sur sa tête, en cherchant de l'œil et de la main si son épée étoit à son côté. Charles posa la sienne sur un fauteuil, et suivit Stanley d'un pas ferme. J'attendis qu'il fût hors de la chambre pour me mettre doucement sur leurs traces, sachant assez, par ce que je venois d'entendre, combien Stanley est querelleur. Ils marchoient à quelque distance l'un de l'autre, et s'avançoient vers un petit bosquet qui

est à l'extrémité du jardin. Je pris un chemin plus court et plus détourné pour m'y rendre ; et, m'étant caché à quelques pas derrière une charmille, je fus à portée d'entendre toute la suite de leur entretien, que je vais vous rapporter.

STANLEY.

Où donc est votre épée ? vous l'aviez tout-à-l'heure ?

CHARLES.

Il est vrai, monsieur; mais je l'ai laissée à la maison.

STANLEY.

Courez la chercher, s'il vous plaît.

CHARLES.

Pourquoi donc, je vous prie ? Elle m'est inutile pour me promener.

STANLEY.

Oui ; mais vous en avez besoin pour réparer l'offense que vous m'avez faite.

CHARLES.

Une offense, dites-vous ? Il seroit

bien étrange pour moi de vous avoir offensé à mon insu.

STANLEY.

Vous l'avez pourtant fait, et je n'aurois pas tardé si long-temps à vous en demander raison, si nous avions été seuls dans la chambre.

CHARLES.

Vous auriez pu me la demander là-haut tout aussi-bien qu'ici. Je n'aurois pas craint les témoins pour vous répondre, comme je le fais, que je n'ai pu vous offenser, parce qu'il est dans mes principes de n'offenser personne.

STANLEY.

A quoi servent toutes ces vaines paroles ? Allez chercher votre épée, vous dis-je. Je veux avoir satisfaction sous les armes, à moins que vous ne vous soumettiez à me demander pardon.

CHARLES.

Vous demander pardon, monsieur ? Si je vous avois offensé, je l'aurois fait de

de moi-même, sans en attendre la loi de personne. Mais comme je ne vous ai point offensé, cette démarche est parfaitement inutile.

STANLEY.

Mais pourquoi avez-vous quitté votre épée? Vous deviez bien voir que j'avois la mienne.

CHARLES.

Eh! que m'importe, monsieur? Je ne connois point de raison qui m'oblige de régler mes actions sur les vôtres.

STANLEY.

C'est au moins, pour ne rien dire de plus, une fort grande imprudence de votre part.

CHARLES.

En quoi donc, s'il vous plaît? J'aurois gardé mon épée, si je vous avois pris pour un assassin, et c'est alors véritablement que je vous aurois fait une offense cruelle.

STANLEY.

Vous me feriez perdre patience.

Mon épée est encore dans le fourreau ; mais prenez-y garde, je vous en avertis.

CHARLES.

Je suis tranquille, monsieur. Je n'ai rien à craindre.

STANLEY.

Vous n'avez rien à craindre ? Ne croyez pas que je souffre sans ressentiment qu'étant d'une naissance inférieure à la mienne, et plus jeune que moi de quatre ans, vous emportiez un titre qui me convenoit, à tous égards, mieux qu'à vous.

CHARLES.

Il me semble, monsieur, que vous avez fait une longue marche pour en venir là. Je me doutois que c'étoit ce titre qui vous chagrinoit. Mais vous êtes bien bon de me l'envier, lorsque je ne vous envie pas l'avantage d'une plus haute naissance.

STANLEY.

Comment donc ? Est-ce que vous trouveriez cet avantage si méprisable ?

CHARLES.

Non, sans doute. Mais je pense que ce seroit une folie à moi d'en être jaloux, et sur-tout de vous le témoigner les armes à la main.

STANLEY.

Et pourquoi, je vous prie?

CHARLES.

C'est que mon épée ne seroit pas plus capable de vous le ravir, que la vôtre ne le seroit de me dépouiller du titre dont le roi a bien voulu me revêtir. Après une réflexion aussi simple, croyez-vous encore que ce soit ici l'occasion de nous égorger?

STANLEY.

Mais on ne se tue pas toujours pour éprouver son épée.

CHARLES.

En ce cas, nous pouvons nous mesurer aussi-bien avec notre fleuret, et je vous donne rendez-vous à la première salle d'armes pour vider à toute outrance cette grande querelle.

STANLEY.

Vous moquez-vous de moi ?

CHARLES.

A Dieu ne plaise. Mais je craindrois, je l'avoue, que l'on ne se moquât de notre combat, et que l'on ne dît que nous sommes deux jeunes poltrons, qui nous sommes fait l'un à l'autre une égratignure, pour faire parade d'un courage que nous n'avions pas. Voulez-vous m'en croire, et accepter une satisfaction qui nous conviennent également à tous les deux ?

STANLEY.

Voyons, quelle est-elle ?

CHARLES.

C'est que je suis prêt à vous assurer que, dans tout ce qui vous élevera véritablement au-dessus de moi, je ne rougirai point de vous regarder comme mon supérieur, et que je vous crois dans les mêmes sentimens à mon égard.



Eh bien! c'est à moi de vous rendre le premier ce juste hommage ....

Marillier del. *Delignon sculp.*

STANLEY, *remettant son épée dans le fourreau.*

Eh bien ! c'est donc à moi de vous rendre le premier ce juste hommage. Oui, c'en est fait, aimable Grandisson, je me rends. Vous me faites trop bien sentir l'indignité de ma conduite. Oh ! si vous pouviez me la pardonner aussi sincèrement que je me la reproche !

CHARLES.

Il suffit, monsieur. Je n'en ai plus aucun ressentiment.

STANLEY.

Que cette scène, je vous en conjure, reste à jamais ensevelie dans le plus profond secret. C'est bien assez d'en porter le regret dans mon cœur, sans en trouver le reproche dans les yeux des autres.

CHARLES.

Soyez tranquille, Stanley. Voici ma main que je vous en donne pour gage.

Je la reçois avec confiance. Je n'ose encore vous demander votre amitié; mais laissez-moi l'espérance de l'obtenir, pour m'aider à m'en rendre digne.

Après s'être embrassés, les deux jeunes gens revinrent ensemble dans la maison. Personne ne sait rien de cette aventure. Elle fait autant d'honneur à votre fils, qu'elle feroit de honte à son adversaire, s'il ne l'eût un peu réparée par son retour. Dans cette circonstance délicate, Charles a montré du courage sans emportement, et de la modération sans foiblesse. Quoique plus jeune et sans armes, il n'en a pas moins su imposer à son ennemi par la seule vigueur de ses réponses. En un mot, je ne sais ce que je dois le plus estimer en lui, de sa prudence ou de son intrépidité.

Guillaume D*** a sa Mère.

Le 2 octobre.

Mon ami Charles est enfin de retour, ma chère maman. Quelle a été notre joie de le revoir ! Le moment de son approche fut le signal d'une fête. Les jeunes garçons du village, sans en rien dire à M. Grandisson, avoient élevé un arc de triomphe en verdure, à la première barrière de l'avenue. De jeunes filles, vêtues de blanc, l'attendoient avec des corbeilles pleines de fleurs qu'elles répandirent sur son passage. Ce fut par mille cris de vive Charles Grandisson ! que nous apprîmes de loin son arrivée. Nous courûmes aussitôt à sa rencontre, en laissant marcher sa maman devant nous. Il s'élança de la voiture dans les bras de ses parens.

pas. Il l'a pris par la main, et l'a conduit à sa mère. Il a voulu qu'il s'assît à table auprès de lui. Vous voyez, maman, que les honneurs n'ont point changé mon ami. Un jeune comte faire asseoir un vieux jardinier à son côté, et prendre soin de le servir ! Ce n'est pas que cela ne me paroisse tout simple ; mais Edouard s'en étonnoit, sans faire pourtant mine de le blâmer. Je ne sais, a-t-il dit à son frère, après le dîner ; mais il me semble que la visite de Matthews t'ait fait plus de plaisir que toutes les autres. Il est vrai, lui a répondu Charles. Les paroles de ce brave homme ne sont pas de vains complimens : elles partent du fond de son cœur. A son âge, il n'auroit pas fait plus de trois milles à pied sur ses béquilles, pour me féliciter, s'il n'eût été sincèrement touché de mon bonheur. Et puis ne dois-je pas bien l'aimer, lui qui a nourri ma chère maman. Ah! je suis bien sûr qu'il l'aime comme sa propre fille. Charles avoit bien rai-

son, maman. Pendant tout le repas, j'avois eu les regards attachés sur ce bon vieillard; et, quoiqu'il fût en pointe de gaîté, je voyois souvent de grosses larmes suspendues à sa paupière, lorsqu'il regardoit madame Grandisson. Le brave Matthews vouloit s'en retourner de bonne heure, afin d'arriver chez lui avant la nuit; mais Charles, pour le garder plus long-temps, a obtenu, sans peine, de M. Grandisson, qu'on le rameneroit ce soir dans la voiture.

Vous imaginez bien, ma chère maman, que je n'ai pu être témoin de toutes les scènes que je viens de vous décrire, sans me peindre aussi l'heureux jour où je retournerai auprès de vous. Hélas! je n'aurai point à vous apporter l'hommage d'un nouveau titre dont je sois décoré; mais au moins j'aurai fait tout ce qui est en mon pouvoir pour vous offrir un cœur moins indigne de votre tendresse. Il n'y aura point d'illumination pour célébrer mon retour; mais je verrai vos yeux et ceux

de ma petite sœur briller, à travers de douces larmes, de tous les rayons de la joie. Je ne recevrai point de complimens flatteurs sur l'avancement de ma fortune ; mais je recevrai de votre bouche des paroles d'amour, je recevrai vos baisers et vos caresses. Je n'envie point à mon ami les faveurs qu'il reçoit de la bonté céleste : je sens qu'il les mérite mieux que moi. Mais, lorsque je le vois dans les bras de sa mère, je me demande pourquoi je ne suis pas aussi dans les bras de ma chère maman. Je n'ai plus qu'à vous aimer sur la terre, et j'en suis éloigné. Vous êtes toute ma richesse, et je ne vous possède pas. O maman, ma chère maman ! il faut que je m'arrête. Je ne veux point me livrer à ces cruelles pensées. J'aurois peut-être la force de les supporter pour moi seul, mais non pas pour vous. Ce n'est pas ma douleur que je crains, c'est la vôtre. Je ne tremblerois pas tant d'être triste, si je n'avois peur de vous affliger.

GUILLAUME

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 6 octobre.

LA fortune de mon ami Charles, ma chère maman, a fait une impression si vive sur Edouard, qu'il semble, depuis quelques jours, n'être plus le même. L'étude ne lui fait plus tant de peur ; il n'est plus si sauvage dans ses manières ; et il cherche avec une ardeur incroyable à se faire aimer de ses parens, et à se concilier l'estime des gens de la maison, et des amis de son père. Si ces bonnes dispositions se soutiennent, comme je n'en doute pas, il ne peut manquer de devenir bientôt un jeune homme accompli. Je vais vous rapporter un entretien qui m'a donné bien de la joie. M. Grandisson étoit avec ses deux fils dans sa bibliothèque ; et moi j'étois dans un petit cabinet voisin, d'où je

pouvois tout entendre. Ne croyez pas, ma chère maman, que je m'y fusse mis en cachette pour écouter leur conversation. Oh ! non, je vous assure. Vous m'avez trop bien appris combien il est indigne d'être à l'affût des secrets des autres, et je n'oublierai jamais cette leçon. Ils savoient fort bien que j'étois si près d'eux ; et je faisois de temps en temps un peu de bruit pour me faire remarquer. M. Grandisson, après avoir fait sentir à Charles toute la grandeur des bontés du roi, et de quelle importance il étoit pour lui de les justifier aux yeux de la nation, se tourna vers Edouard, et lui dit : Et toi, mon fils, songe à profiter de cet heureux événement. Tu te destines au service militaire : sois persuadé que tu n'as pas d'avancement plus sûr à attendre que par la voie de la vertu. La manière de vivre de quelques officiers a pu te faire croire que dans cet état on n'avoit pas de régles à se prescrire pour sa conduite. Préserve-toi, mon fils, d'une erreur

si funeste. Le service militaire est un service d'honneur ; et l'on ne peut y bien remplir ses devoirs, sans être doué de qualités nobles et généreuses. Ce n'est point par des airs dédaigneux et par des manières turbulentes qu'un officier doit chercher à se faire distinguer : il doit, au contraire, se montrer modeste, humain et sensible. Il doit penser toujours que son sang ne lui appartient plus, mais qu'il appartient uniquement à sa patrie, qui en a reçu l'hommage. C'est une mère tendre qu'il faut respecter et chérir. Mais comment saura-t-il lui rendre ces devoirs sacrés, s'il les a méconnus envers les auteurs de sa vie ?

ÉDOUARD, *se précipitant aux genoux de son père.*

O mon papa ! je sens combien je mériterois vos reproches ! Ah ! je vous en conjure, daignez me pardonner mes fautes passées. L'exemple de mon frère a touché mon cœur. Je vois que c'est à sa bonne conduite qu'il est redevab[le]

des distinctions flatteuses qu'il a reçues. Quoique plus âgé que lui, je ne rougis point d'avouer sa supériorité sur moi. Je m'efforcerai, du moins, de marcher sur ses traces. Vous et ma chère maman, vous nous aimez tous les deux : je sens néanmoins qu'il mérite d'être l'objet de vos préférences. Mais à l'avenir, je veux, comme lui, me distinguer par mes sentimens et par ma conduite. Vous en viendrez alors à aimer Edouard autant que Charles. Oui, mon papa, croyez-en l'assurance que je vous donne. Laissez-moi rentrer dans vos bonnes graces, et vous ne recevrez de moi que des sujets de satisfaction.

M. GRANDISSON.

Relève-toi, mon fils. Ce jour est bien heureux pour mon cœur. Rien ne peut donner plus de joie à un père que cette douce promesse d'un fils qu'il aime tendrement. Embrassez-vous, mes bien-aimés, et venez tous les deux, que je vous presse contre mon sein : vous ferez le bonheur de ma vie.



Embrassez vous, mes bien-aimés, et venez tous les deux, que je vous presse contre mon sein.

Marillier del. Delignon sculp.

ÉDOUARD.

O mon papa, comment serois-je insensible à tant de bontés ! Quoi ! vous voulez-bien me pardonner toutes les peines que je vous ai causées ?

M. GRANDISSON.

Oui, mon cher fils, et c'est du fond de mon cœur. Je me repose sur ta parole ; elle ne peut me tromper. Pour te donner la preuve la plus sûre de ma confiance, je veux te faire un cadeau, que je ne t'aurois jamais fait, si je n'eusse compté sur ta résolution. Voici le brevet d'une lieutenance dans le régiment du major Arthur, à qui ton frère a sauvé la vie. Je ne puis te le présenter dans un moment plus favorable. Tu dois ce premier grade à la vertu de ton frère ; mais songe que c'est à toi de mériter un plus grand avancement par tes propres vertus.

ÉDOUARD.

O quelle joie, mon papa ! Je pourrai donc, à mon tour, vous prouver que je

ne suis peut-être pas indigne d'être votre fils. Donnez-moi votre bénédiction pour achever ma grace. Je vais me jeter aux pieds de maman. J'emploierai aussi son pardon, et je commencerai une vie nouvelle, qui vous fasse oublier tous les sujets de plainte que vous avez reçus de moi.

M. Grandisson, ému jusqu'aux larmes, donna sa bénédiction à son fils, qui courut aussitôt chercher celle de sa maman. Charles resta seul avec son père. Leur entretien roula d'abord sur l'audience que mon ami avoit eue de sa majesté, puis sur son séjour chez M. le comte. Charles répondit à tout avec sa sagesse ordinaire. M. Grandisson ne pouvoit se lasser de l'entendre. Mais voyant qu'il étoit une circonstance dont son fils évitoit de l'instruire : Tu ne me parles point, lui dit-il, de la querelle que tu as eue avec le jeune Stanley.

CHARLES, *avec surprise.*

Quoi ! vous la savez, mon papa ?

M. GRANDISSON.

Est-ce que tu voulois m'en faire un mystère ?

CHARLES.

Oui, je l'avoue. Cette affaire n'est pas à la gloire de Stanley. Il m'avait fait promettre de la tenir secrète ; et j'ai fait moi-même tout ce qui étoit en mon pouvoir pour l'oublier.

M. GRANDISSON.

Si cela est ainsi, je ne puis te savoir mauvais gré de ta réserve.

CHARLES.

Mais, mon cher papa, ne pourrois-je savoir comment cette aventure vous est parvenue ?

M. GRANDISSON.

M. Bartlet, à ton insu, en avoit été témoin. Je sais jusqu'au moindre détail de ce qui s'est passé entre Stanley et toi. C'est lui qui t'a cherché querelle ; et tu lui as répondu avec la force et la

prudence que j'aurois desiré mettre moi-même dans une pareille affaire.

CHARLES.

O mon papa, que je suis heureux de vous voir approuver ma conduite.

M. GRANDISSON.

Mais avois-tu pensé, lorsque tu descendis avec lui dans le jardin, que son dessein étoit de te voir sous les armes ?

CHARLES.

Oui, vraiment, mon papa. Il me regardoit avec un air de menace et de fureur; et je lui avois vu porter la main sur la garde de son épée.

M. GRANDISSON.

Pourquoi donc avois-tu quittté la tienne avant de le suivre ?

CHARLES.

Je voulois lui montrer que je ne m'effrayois pas de ses rodomontades, et que je me sentois assez de fermeté pour lui en imposer.

M. GRANDISSON.

Mais enfin, dans la fureur dont il étoit transporté, ne pouvoit-il pas fondre sur toi, quoique tu fusses sans armes?

CHARLES.

Ce n'étoit point à moi de craindre cette lâcheté d'un gentilhomme.

M. GRANDISSON.

Et s'il eût attendu une autre occasion où tu aurois eu ton épée.

CHARLES.

Alors, comme ma vie auroit été en danger, j'aurois usé du droit de la défendre. Je me serois tenu en garde, et j'aurois soutenu ses attaques avec tout le sang froid dont j'étois capable. J'espère que ma modération m'auroit donné un grand avantage sur son emportement, et que dans cet état j'aurois trouvé le moyen, non seulement de me garantir de ses atteintes, mais encore de le désarmer, et de lui donner la vie.

M. GRANDISSON.

Embrasse-moi, mon fils; que je me félicite de te voir ces nobles sentimens? Les transports d'une colère brutale nous rabaissent au-dessous des bêtes féroces; mais c'est presque s'élever au-dessus de l'humanité, que de garder toujours l'empire de son ame, et de ne lui permettre que des mouvemens généreux. Sois bien persuadé que la plupart de ceux qui vont ainsi cherchant des querelles, pour faire parade d'un vain courage, n'ont aucune véritable qualité qui puisse les distinguer aux yeux des hommes, et que c'est le plus souvent s'avilir que de descendre jusqu'à eux pour réprimer leurs vaines bravades.

CHARLES.

Mais, mon papa, il est bien fâcheux d'avoir à les souffrir.

M. GRANDISSON.

Il ne dépend que de toi de les éviter, par le choix des bonnes compagnies que

tu fréquenteras. Te souviens-tu d'avoir jamais entendu dans ma maison quelque propos dont personne ait eu sujet de s'offenser? Crois que les honnêtes gens ne reçoivent chez eux que des personnes sûres, avec qui leurs amis puissent s'entretenir avec confiance et sûreté. Cependant si tu avois le malheur de te trouver dans le monde en présence de quelques-uns de ces méchans esprits, qui croient ne pouvoir briller qu'en offensant les autres, conduis-toi à leur égard avec la plus grande réserve. Les plaisans de profession ne prennent jamais pour objet de leurs sarcasmes, que des personnes qu'ils jugent aussi méprisables qu'eux-mêmes. Ainsi donc, si tu sais t'élever à leurs yeux par un maintien décent et des discours raisonnables, ne crains point qu'ils t'adressent leurs traits. C'est toi-même qui leur feras connoître la crainte. Evite, autant que tu le pourras, d'entrer avec eux en aucune discussion. On peut combattre les idées d'un homme de sens, lors-

qu'elles ne s'accordent pas pour cette fois avec les nôtres; mais chercher à faire revenir un sot de ses erreurs, c'est une entreprise aussi vaine que ridicule: on ne fait qu'importuner ceux qui nous écoutent, en leur donnant à supporter la déraison et l'opiniâtreté de son adversaire. Ne dis jamais rien dont tu n'aies bien pesé le sens et la valeur. Un mot échappé de nos lèvres ne se rappelle plus; et l'on se repent d'une indiscrétion sans pouvoir la réparer. Evite surtout de prendre un ton railleur et caustique. D'une plaisanterie innocente naît souvent une querelle sérieuse. Il faut beaucoup d'esprit et d'usage du monde pour savoir badiner avec une juste mesure. Celui qui plaisante toujours, peut amuser quelquefois; mais il réussit rarement à se faire aimer. Ne cherche jamais à faire briller ton esprit et tes connoissances aux dépens des autres. Sans flatter bassement leur amour-propre, garde-toi bien de l'humilier; sur-tout, que tes expressions soient toujours pures

et

et décentes devant les femmes. Voilà, mon fils, les plus sûrs moyens d'éviter toute sorte de désagrémens dans le monde, et de t'y faire estimer et chérir.

CHARLES.

O mon papa, que je vous remercie de ces sages instructions !

M. GRANDISSON.

Je te les donne avec d'autant plus de plaisir, que tu as toujours su profiter de celles que tu as reçues. Conserve dans tous les temps, mon cher fils, cette noble modération que tu as fait paroître dans ta conduite envers Stanley. Respecte tes semblables autant que toi-même. Songe que tu ne peux hasarder tes jours ni ceux d'un autre, sans offenser l'Être tout-puissant, qui ne vous a donné la vie que pour la consacrer à son service.

CHARLES.

O mon papa, je le jure entre vos mains, mon épée ne sortira jamais du

fourreau que dans la plus grande nécessité, soit pour me défendre moi-même, soit pour secourir mon semblable.

M. GRANDISSON.

Oui, mon cher fils, c'est alors que l'on peut montrer toute l'étendue de son courage. Voilà les seules occasions où nous soyons libres de mettre notre vie en danger, puisque nous ne la hasardons uniquement que pour nous sauver, nous, ou l'un de nos frères, d'un plus grand malheur.

O ma chère maman, quelles bonnes leçons ! et que je suis heureux de les avoir entendues ! J'espère qu'elles ne me seront pas moins utiles qu'à mon ami.

Cette lettre est devenue bien longue ; mais je ne crains point qu'elle vous ait ennuyé. Elle renferme les instructions les plus sages sur un point aussi délicat que celui du véritable honneur. Vous ne serez sûrement pas

fâchée que votre fils vous ait fait part des principes qu'il vient de recueillir, pour les suivre toute sa vie. Oui, ma chère maman, je mettrai tous mes soins à ne m'en écarter jamais; et je vois d'ici que vous me savez bon gré de cette résolutiou.

Nous devons partir pour Londres vers la fin de la semaine; mais je ne quitterai point ces lieux, où je me suis tant occupé de votre doux souvenir, sans vous offrir encore un nouvel hommage de mon respect et de ma tendresse. Quoique ce ne soit me rapprocher que bien peu de vous, je recevrai un jour plutôt de vos nouvelles, vous recevrez un jour plutôt des miennes. C'est toujours quelque chose, lorsque l'on s'aime bien.

Adieu, ma chère maman; embrassez pour moi, je vous prie, ma petite sœur, et dites-lui sans cesse avec quelle tendresse je la chéris, afin de penser toujours à mon amour pour vous-même.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 12 octobre.

PUISQUE vous avez été contente, ma chère maman, de la petite pièce que je vous envoyai dernièrement sur les avantages du travail, en voici une sur ce sujet qui n'est pas moins instructif, et dont je desire bien que vous soyez aussi satisfaite. Nous parlions l'autre jour des dangers auxquels on est exposé, malgré les meilleures dispositions, par la seule foiblesse de caractère. M. Grandisson nous dit qu'il venoit de paroître à Londres un petit livre où ces malheurs étoient présentés dans l'histoire d'un enfant de notre âge. Je lui demandai la permission de le lire; et voici comment j'ai arrangé ce conte pour vous l'offrir.

LES SUITES DANGEREUSES

DE LA FOIBLESSE DE CARACTÈRE.

WILLIAM SEDLEY se promenoit un jour dans l'avenue du château de son père. Il vit venir de loin un petit garçon tout en guenilles, et dont le visage étoit couvert de suie. Que viens-tu faire ici, lui demanda-t-il, lorsqu'ils furent à portée de s'entendre? Hélas! mon cher monsieur, lui répondit le petit malheureux en s'approchant d'un air craintif, je viens voir s'il y a quelque cheminée à ramoner au château. Je voudrois bien qu'il y en eût, car l'ouvrage ne va guère; et mon maître est de si mauvaise humeur, qu'il n'y a pas moyen d'y tenir.

— Et comment t'appelles-tu?

— Tom Climbwell, à vous servir, si j'en suis capable.

— Viens-tu de loin ?

— Non, monsieur, je ne viens que de ce village que vous voyez là-bas, un peu après la colline. C'est là que demeure mon maître. Oh ! si vous saviez combien il est méchant !

— Il est méchant, dis-tu ?

— Vous ne pourriez jamais le croire. Tenez, encore hier il me roua de coups.

— Et pourquoi donc, s'il te plaît ?

— Je vais vous le dire. Il y a un de mes camarades qui vient d'entrer chez lui en apprentissage. Le pauvre petit n'a encore que sept ans, et le maître voudroit qu'il sût ramoner comme un habile homme. Hier, on le mit en besogne pour l'essayer. Et parce qu'il ne savoit pas bien grimper encore, parce qu'il pleuroit, au lieu de chanter, lorsqu'il fut sur le haut de la cheminée, le maître le battit rudement, en disant qu'il ne seroit jamais qu'un vaurien ;

et, comme je voulois demander sa grace, il me battit à mon tour, jusqu'à me rompre les côtes.

— D'où vient que tu ne le quittes pas pour retourner chez ton père ?

— C'est que mon père est mort, et ma mère aussi. Il n'y a personne dans le monde qui prenne soin de moi, si ce n'est ma pauvre maîtresse. Oh ! voilà ce qui s'appelle une bonne femme. Il n'y en a pas de meilleure sur la terre. Elle me donneroit plus souvent à manger, si elle le pouvait ; mais elle ne l'ose pas. Son mari est si dur, qu'il la battroit sans miséricorde. Il nous fait travailler rudement, et nous laisse mourir de faim, par-dessus le marché.

— Mais ton maître est obligé de te nourrir comme il faut. Pourquoi ne le fait-il pas ? Si j'étois à ta place, j'irois me plaindre.

— Ah ! mon cher monsieur, on voit bien que vous n'entendez rien à ces choses-là. A qui voulez-vous que j'aille me plaindre ? Le maître ne feroit que

me traiter plus durement, s'il le savoit. Ah! je suis bien malheureux.

Comme il disoit ces derniers mots, ils entendirent tout-à-coup un carrosse qui venoit de leur côté. William n'eut besoin que de jeter un coup-d'œil dans la voiture pour y reconnoître M. Greaves son grand-père. Il poussa un cri de joie; le cocher arrêta ses chevaux; un domestique descendit pour ouvrir la portière; et Will am, sans prendre congé du petit ramoneur, se précipita dans les bras de son grand-papa, qui alla descendre avec lui dans la cour du château.

M. Greaves étoit un de ces beaux vieillards, dont les traits, animés encore par la bienveillance et la gaîté, savent faire oublier leur âge, même aux yeux dédaigneux de la jeunesse. Quoiqu'il eût déjà passé quatre-vingts ans, on le voyait s'intéresser aux amusemens enfantins de ses petits-fils; et, tandis que sa sagesse leur imposoit le respect, sa douceur, son enjouement

et sa complaisance, lui concilioient leurs plus tendres affections.

Son arrivée étoit une fête pour sa petite famille. C'étoit à qui lui feroit le plus d'amitiés. William lui prenoit les mains dans les siennes. Fanny appuyoit la tête sur son épaule ; et le petit Robert ; après avoir dansé autour de lui, étoit venu s'asseoir sur ses genoux, et lui passoit ses petites mains caressantes sur les joues.

On se mit bientôt à table, et le repas fut égayé par les santés joyeuses qu'on portait au brave vieillard, et par les chansons du bon vieux temps, qu'il chantoit encore d'une voix tremblotante.

Après le dîner, il alla faire sa méridienne dans un large fauteuil qu'on avoit mis exprès dans un coin de la chambre ; puis, lorsqu'il eut reposé une demi-heure, il se réveilla, frotta ses yeux, secoua ses habits, rajusta sa perruque, enfonça son chapeau, et demanda à William s'il était disposé à

ciseaux, d'aiguilles, de boîtes, de chaînes de montres, d'étuis, et de toute espèce de joujoux. Celui-ci s'empressa d'offrir ses marchandises à William, qui lui répondit qu'il n'en vouloit point acheter. Cependant, comme le colporteur lui dit que la vue ne lui en coûteroit rien, il consentit à les parcourir d'un coup-d'œil. A force de promener ses regards sur ces divers objets, il fut tenté de demander le prix d'un bilboquet garni en ivoire, qu'on lui fit un schelling. En voulant le prendre, sa main se porta sur une lorgnette qui était tout à côté. Une lorgnette, vraiment! c'étoit un bijou dont il avoit eu toujours envie. Comme elle étoit du même prix, il balança quelques minutes avant de pouvoir se décider sur la préférence. Tantôt il jouoit avec le bilboquet, tantôt il regardoit dans la lorgnette. Il les prenoit et les posoit tour-à-tour, jusqu'à ce que le marchand, qui s'apperçut que l'un et l'autre de ces joujoux captivoient également sa fantaisie,

fantaisie, fit si bien par ses belles paroles, qu'il lui persuada de les acheter tous les deux.

Il s'en alloit joyeux avec sa double emplette. Il vit bientôt venir à lui un jeune garçon, tenant dans sa main un nid de merles, dans lequel il y avoit quatre petits qui commençoient à prendre leurs plumes. William les trouva si jolis, qu'il demanda au jeune garçon s'ils étoient à vendre. Non vraiment, mon cher monsieur, lui répondit celui-ci; cependant s'ils vous font plaisir, je vous les donnerai pour un schelling. Je crains que ce ne soit trop cher pour mes finances, repartit William; mais attends un peu, je vais voir. Il tira sa bourse, et il vit qu'il n'avoit plus que neuf à dix sous, avec une demi-guinée qu'on lui avoit donnée pour emporter à l'école, et que, pour cette raison, il ne vouloit pas changer. Tiens, dit-il au jeune garçon en lui offrant sa petite monnoie, voilà tout ce que je puis te donner pour tes oiseaux. Vois

son refus. Cependant la jeune miss s'étant jointe aux sollicitations de son frère, il dit qu'il n'avoit sur lui que de l'or, et qu'il supposoit que le pauvre Jonathan ne seroit pas en état de le lui changer; qu'autrement il auroit été fort aise de manger de ces gâteaux qu'on lui disoit si bons. Jonathan, à ces mots, plongea sa main dans une bourse de cuir qu'il portait à la ceinture, et qui étoit partagée en deux, moitié pour les schellings, et moitié pour les sous et les demi-sous. Il la retira toute pleine; et, d'un ton goguenard : Oh! s'il ne tient qu'à cela, dit-il, voici votre affaire. J'ai assez de monnoie pour vous rendre le reste de votre or, quand vous en auriez encore davantage. William ne s'attendoit pas à cette réponse. Comme il ne pouvoit pas faire d'autres objections, il donna sa demi-guinée à changer avec regret, et mangea trois gâteaux, qu'il trouva les plus mauvais qu'il eût goûtés de sa vie.

Dans cet intervalle, M. Greaves

étoit descendu au-devant de son petit-fils, dont la longue absence commençoit à lui donner de l'inquiétude. Il le trouva justement comme il achevoit son dernier morceau. Après l'avoir blâmé avec douceur, de s'être fait si long-temps attendre il invita ses compagnons à venir passer la soirée chez M. Sedley ; ce qu'ils auroient bien voulu, s'ils n'eussent été engagés à aller prendre le thé chez un de leurs oncles.

Après qu'ils eurent pris congé les uns des autres, M. Greaves s'informa de William de ce qui s'étoit passé dans sa visite. Tu m'as fait un peu impatienter, lui dit-il, mais je te pardonne. Tu n'es sans doute resté si long-temps que pour faire plus de bien. Voyons, qu'as-tu fait pour Tony ? Avois-tu tout l'argent qu'il te falloit pour soulager un peu sa misère. J'ai oublié de te le demander, car tu es parti si brusquement ! William, déconcerté par toutes ces questions, baissa la tête, ralentit sa marche, et

resta derrière son grand-père dans un silence confus. M. Greaves se retourna ; et, prenant la main de son petit-fils : Qu'as-tu donc, lui dit-il ? On te croiroit coupable de quelque faute ; mais non, je te fais injure. Cet embarras ne vient que de ta modestie, qui souffre en entendant louer ta générosité. Tu fais déjà la consolation de mes vieux jours. Viens, mon cher enfant, que je te presse tendrement contre mon sein. Oh! non,non, mon cher grand papa, répondit William, ne m'accablez point de vos caresses. Je suis loin d'en être aussi digne que vous le croyez. Il est bien vrai que, lorsque je suis parti, j'étois plein du desir d'aller secourir le petit malheureux ; mais j'ai rencontré sur le chemin un colporteur, et j'ai été assez foible pour dépenser deux schellings à acheter cette lorgnette et ce bilboquet. Il me restoit encore quelques sous de monnoie ; et cela auroit été quelque chose pour un pauvre ramoneur, si je n'avois eu fantaisie de ce nid de merles

que j'ai acheté d'uu jeune garçon pour les élever.

Mais tu avois encore de l'argent, répliqua M. Greaves? N'as-tu pas payé les gâteaux que je t'ai vu manger?

— Oui, mon grand-papa.

— Comment donc n'avois-tu rien pour donner à Tony?

— C'est que je ne voulois pàs changer ma demi-guinée.

— Tu l'as pourtant changée pour les gâteaux?

— Il est vrai, mais je ne l'ai fait qu'à regret, parce que Squander avait l'air de se moquer de moi. Je craignois qu'il ne fît des railleries de mon avarice, lorsque nous serions retournés à l'école.

— Ecoute, William! je ne veux point te gronder; mais, puisque tu ne voulois pas changer ta demi-guinée, n'auroit-il pas mieux valu garder les deux schellings et la petite monnoie pour Tony, que de les employer comme tu as fait?

— Oh ! oui, je l'avoue, et j'en suis bien honteux.

— Ce n'est rien encore. Tu sentois qu'il était de ton devoir de faire quelque chose pour Tony ; cependant, plutôt que de changer sa demi-guinée, tu l'as laissé sans secours, tandis que la crainte frivole de quelques mauvaises plaisanteries a eu plus d'effet sur toi que la pitié que tu devois à ton semblable, à un enfant pressé de mille besoins. Ah ! mon cher William, que je crains pour toi cette foiblesse de caractère, qui te fait perdre le fruit de toutes tes bonnes résolutions !

William prit la main de son grand-père, l'arrosa de ses larmes, et lui promit de réparer sa faute dès le jour suivant.

Il se leva en effet le lendemain, avec le projet de retourner au village de Tony. Aussitôt après le déjeûner, il se disposoit à se mettre en marche, lorsqu'il reçut une invitation à dîner pour le même jour, de la part du capi-

taine Beaufort, qui vouloit lui faire renouveler connoissance avec Henri, l'aîné de ses enfans, retiré depuis peu de l'école.

Cette invitation et le consentement de M. Sedley comblèrent de joie William. Oh ! se dit-il à lui-même, quel plaisir de revoir mon ancien camarade ! Comme nous allons nous divertir !... Mais cependant n'avois-je pas résolu d'aller aujourd'hui voir Tony ? Il est bien vrai ; mais je puis le faire tout aussi bien demain. La différence d'un jour n'est pas grand'chose ; et le fils d'un capitaine doit avoir le pas sur un ramoneur. Allons, allons. Il s'achemina aussitôt vers la maison de M. Beaufort. Elle n'étoit qu'à la distance d'un mille ; et il trouva, à moitié chemin, le jeune Henri qui venoit à sa rencontre.

Comme ce jeune homme va jouer un rôle assez considérable dans les affaires de William, je ne puis me dispenser de vous en dire ici deux mots.

Le cœur honnête de William fut blessé de l'idée d'une si lâche tromperie. Il dégagea sa main de celle de Henri, et lui protesta qu'il ne le suivroit point.

A la bonne heure, lui répondit Henri. Puisque tu ne veux pas venir, tu en es bien le maître. Mais si je consens à prendre une faute aussi grave sur mon compte, et à courir le risque du châtiment, qu'est-ce que cela te fait ? C'est moi qui ai promis, et non pas toi.

Il est bien vrai, répliqua William, que je n'ai rien promis; mais je sens bien que mes parens seroient fâchés si j'allois en quelque endroit sans leur permission, sur-tout lorsque ton père a exigé de toi positivement que tu n'irois pas.

Il n'y a que Henri qui doive en répondre, s'écria l'un des jeunes gens. Ce ne sont point nos affaires. Mais si ce poltron de William a peur d'être battu, c'est une autre chose.

Je

Je n'ai point de semblable frayeur, répondit William avec indignation. Mes parens n'ont jamais employé de mauvais traitemens à mon égard ; mais je ne veux pas les tromper. Ils se reposent sur moi du soin de ma conduite ; et ce seroit une indignité d'abuser de leur confiance.

Henri et les autres jeunes gens levèrent les épaules à cette déclaration. Ce fut à qui lâcheroit les plaisanteries les plus malignes sur ce qu'ils appeloient la pusillanimité du pauvre William. Sa conscience lui disoit qu'il étoit mal de céder ; mais bientôt l'exemple de ses camarades, leurs instances et leurs railleries, l'emportèrent sur sa résolution ; et, malgré les reproches de son cœur, il se laissa entraîner sur leurs pas.

Ils arrivèrent à la foire. En marchant le long des boutiques, ils s'amusoient à regarder les jolies bagatelles qu'on y avait étalées. Peu à peu, séduits par les invitations des marchands, ils commencèrent à demander le prix

âne et de le fustiger, et tous prophétisoient à grands cris qu'il finiroit ses jours au gibet.

Arnold, dont l'indigne badinage avoit eu des suites si cruelles, commençoit à s'en repentir; mais il n'eut pas la force d'en faire l'aveu, craignant d'attirer sur lui la condamnation qu'il voyoit prête à tomber sur son camarade. Il laissa le pauvre William se tirer de cette aventure comme il pourroit, et resta muet spectateur de la scène. La colère du marchand s'étoit de plus en plus enflammée. Il déclara qu'il vouloit traîner son voleur devant le juge de paix. Epouvanté de cette menace, et consterné de l'idée d'aller en prison pour un crime dont il n'étoit pas coupable, William fut réduit à demander grace à genoux, en offrant tout ce qu'il avoit sur lui pour dédommagement. Le marchand consentit à le relâcher, moyennant une guinée. Il ne restoit à William que neuf schellings; toutes les contributions offertes par ses camarades ne pou-

voient compléter la somme ; et l'inexorable marchand ne vouloit rien rabattre de ce qu'il avoit demandé.

Dans cette affreuse situation, William se souvint d'une médaille d'argent que son grand-père lui avoit donnée le matin du même jour, en lui recommandant de la garder toute sa vie pour se souvenir de lui. Il la tira lentement de sa poche ; mais à peine y eut-il attaché ses regards : Non, non, s'écria-t-il, je ne te céderois pas, même pour me sauver de la prison. Comme il disoit ces mots, on entendit une voix d'enfant enrouée, qui crioit : Attendez, attendez, j'ai un schelling pour lui. Tout le monde tourna la tête. On vit un petit ramoneur, qui, jetant à terre sa longue corde et son balai, se mit à fouiller précipitamment dans sa poche, et en tira un schelling crasseux, qui brilloit encore dans ses mains noircies. C'étoit le brave Tony qui venoit d'arriver à la foire. Voyant une foule rassemblée, il s'y étoit glissé à travers mille rebuffades ;

et, reconnoissant aussitôt les traits de William, sans savoir encore pourquoi on lui demandoit de l'argent : Tenez, monsieur, lui dit-il, je n'ai qu'un schelling, encore appartient-il à mon maître; mais, quoi qu'il m'en puisse arriver, je vous le donne pour vous tirer de peine. La conscience de William s'émut à ce trait. Ah ! se dit-il à lui-même, je ne voulois pas hier changer pour toi ma demi-guinée, Tony; et toi, tu viens aujourd'hui...... Un torrent de larmes qu'il avoit retenues jusqu'alors, s'échappa de ses yeux.

Le marchand prit le schelling; mais il n'en insista que plus vivement pou avoir la médaille, en déclarant qu'à ce prix il se désisteroit de toute poursuite. William ne pouvoit consentir. Mais enfin, voyant que le peuple alloit l'entraîner chez le juge, et ses compagnons protestant qu'ils ne pouvoient rester un moment de plus, à cause des approches de la nuit, il racheta sa liberté au prix de sa médaille; et, d'un pas triste et

silencieux, il se mit en marche avec ses camarades vers la maison du capitaine Beaufort.

Comme ils ne vouloient pas avoir l'air de revenir directement du côté du village, ils furent obligés de prendre un grand détour, en sorte qu'il étoit nuit close lorsqu'ils arrivèrent. Henri fit un conte plausible à son père, pour excuser leur retour. William frémissoit de crainte et de honte à chaque mot. Il prit bientôt congé du capitaine, et retourna vers ses parens.

Lorsqu'il fut arrivé près de la porte, le cœur lui battit avec violence. Au lieu du plaisir qu'il éprouvoit ordinairement en rentrant dans la maison paternelle, au lieu de l'empressement qu'il avoit de voler dans les bras de sa maman, il sentit de grosses larmes s'échapper de ses yeux; et il se glissa tristement à la dérobée le long des murs de la cour. Il resta quelque temps dans la première salle, livré tout entier à ses cruelles réflexions. Mais il en sortit

bientôt avec effroi, pour prêter l'oreille à la voix de son grand-père qu'il entendoit dans le salon. M. Greaves parloit au petit Robert. Oui, lui disoit-il, j'ai donné à ton frère et à ta sœur une médaille exactement pareille à la tienne. Je veux voir lequel de vous la conservera plus long-temps pour l'amour de moi. Il seroit impossible d'exprimer ce que le pauvre William ressentit en entendant ces paroles. Il se hâta de monter dans sa chambre; et, se jetant le visage contre son lit : O ciel! s'écria-t-il, que vais-je faire? et que pourrai-je dire? Après avoir long-temps pleuré, comme il sentoit réellement une violente douleur de tête, il résolut de s'en faire une excuse pour avoir la permission de s'aller coucher. Lorsqu'il eut composé son maintien, pour le mettre aussi bien d'accord qu'il étoit possible avec le personnage qu'il vouloit jouer, il descendit dans le salon. Son petit frère courut au-devant de lui; et, lui présentant le cadeau qu'il avoit reçu de son grand-

papa : Tiens, lui dit-il en sautant de joie, regarde, n'est-ce pas une jolie médaille ? Fais-moi voir la tienne, je t'en prie, pour voir si elles sont les mêmes. Le front de William se couvrit de rougeur; et, comme son frère lui faisoit encore les mêmes instances : Laisse-moi tranquille, lui répondit-il un peu brusquement. Je ne l'ai pas sur moi. Il se plaignit ensuite du mal de tête qu'il ressentoit; et, après avoir souhaité le bon soir à tout le monde, il se retira pour aller se mettre au lit. Les tendres inquiétudes que ses parens avoient témoignées sur son indisposition, ajoutoient encore à ses peines. Combien peu je mérite leur tendresse, s'écrioit-il ! Ah ! s'ils savoient de quelle manière je me suis conduit cet après-midi, comme ils me mépriseroient ! Comment pourront-ils désormais se réposer sur moi, lorsque je ne puis y compter moi-même ! Je savois que je faisois mal d'aller avec Henri, et cependant j'y suis allé. Tout ce qui m'est arrivé de honteux

pérable. Si tu savois combien il me chérit ! Mais, hélas ! peut-être va-t-il me retirer son amour. Je l'aurois bien mérité ! Cette médaille, qu'il m'avoit dit de conserver avec soin pour me souvenir toujours de lui, s'il vient jamais à savoir comment je l'ai perdue ! Je ne puis supporter cette affreuse pensée.

Henri employa vainement toute sorte de moyens pour raffermir le cœur de son camarade. La douleur de William devenoit plus forte, à mesure que l'heure du déjeûner approchoit. Comment oser paroître aux yeux de ses parens ! comment oser recevoir leurs caresses, lorsqu'il se sentoit si criminel ! On vient enfin l'appeler. Déjà il marchoit à pas lents pour se rendre au salon. Henri l'arrêta tout-à-coup ; et, lui montrant au bout d'une allée la médaille du petit Robert, que celui-ci avoit sans doute laissé tomber étourdiment de sa poche en tirant son mouchoir : Tiens, lui dit-il les yeux étincelans de plaisir, j'espère maintenant que tu vas sécher

t

tes larmes, et que tu n'auras plus de crainte d'être découvert. William tendit la main avec un transport de joie. Mais, au même instant, se recueillant en lui-même : Ce n'est pas la mienne, s'écria-t-il. Oh! si c'étoit elle! C'est sûrement mon petit frère qui l'aura perdue. Eh! qu'importe, lui répondit Henri étonné? Est-ce que tu ne la prendras pas? Quel étrange scrupule t'arrête? Si ton frère l'a perdue, c'est de son âge. On ne lui en fera pas de vifs reproches, et il ne sera taxé que d'un peu d'étourderie. Mais toi, songe de quelle importance il est de n'être pas découvert. Cette heureuse rencontre peut te mettre à l'abri de tout. Personne n'a besoin de savoir que nous avons trouvé cette médaille; et, comme elle est exactement semblable à la tienne, je défie qui que ce soit de pénétrer le mystère. William s'arrêta. Tous les reproches qu'il redoutoit se présentèrent sous d'affreuses images à son esprit. Les paroles de Henri augmentoient d'un côté ses frayeurs, et

de l'autre lui présentoient le moyen de s'en délivrer. Le moment étoit critique pour sa vertu. L'honneur lui défendoit de commettre une action si basse; mais la crainte d'aliéner de lui ses parens le portoit à s'exposer aux reproches secrets de sa conscience, plutôt que d'encourir l'indignation déclarée de sa famille. Les combats de son cœur furent violens; mais ils se terminèrent pour ce moment à sa gloire. Non, dit-il avec fermeté, je n'ai déjà que trop souffert d'une première faute. Je ne serai pas assez méchant pour faire de la peine à mon frère, et tromper mes parens. J'aime mieux m'abandonner à la bonté de mon grand-papa. Je veux lui dire honnêtement toute la vérité. Si j'en ai du chagrin, tant mieux; il expiera du moins en partie le mal que j'ai commis. Par pitié, lui répondit Henri, ne sois pas si intraitable. Si tu n'as point d'égards pour toi-même, aie du moins quelque considération pour moi. Tu es convenu hier d'être de notre partie, et maintenant

tu veux me rendre victime de ta foiblesse. Si tu vas révéler la chose à ton grand-père, il en rejettera la faute sur moi seul. Il dira que je t'ai séduit, et il nous empêchera de nous voir davantage. Je sais combien il est rigide en fait d'obéissance. Il ne manquera point de faire savoir à mon père que j'ai contrevenu à ses ordres ; et mon père est si sévère dans ses châtimens, que la seule pensée m'en fait frémir. Cruel William ! je suis venu te donner des consolations ; et, pour seule récompense, tu veux me faire punir. Je puis t'avoir innocemment entraîné dans cette peine ; mais je suis bien sûr que si j'étois à ta place, je ne voudrois pas en agir comme tu veux le faire envers moi.

Cet argument étoit habilement porté à la générosité naturelle de William. Henri savoit trop bien qu'il étoit incapable de vouloir causer de la peine à un autre. Précipiter son ami dans l'embarras pour en sortir, ce [illegible], aux yeux de William, [illegible], [illegible],

que l'intérêt de la vérité même lui sembloit devoir céder à cette puissante considération ; leçon frappante pour les jeunes gens les mieux nés, du danger qu'ils courent à fréquenter de mauvaises compagnies, puisque, par imprudence et par foiblesse, un cœur généreux peut être induit à commettre le mal, en croyant faire le bien. C'est ainsi que William, en considérant les choses sous un faux point de vue, crut prendre le parti le plus sage et le plus honnête, en cédant aux persuasions de Henri. Il mit enfin la médaille dans sa poche, en disant : Je veux la garder comme un souvenir de la faute que j'ai commise, en me laissant engager, contre les mouvemens de ma conscience, à te suivre à la foire. C'est la première cause de l'embarras où je me suis plongé. Le mal n'a fait que s'accroître par des degrés rapides ; et qui sait où il s'arrêtera ? J'en suis déjà puni, quoiqu'il ne soit pas découvert. Je sens que la désobéissance

porte avec elle son plus terrible châtiment.

Comme l'on vint encore les appeler pour le déjeûner, ils se hâtèrent de s'y rendre. Henri présenta ses civilités à la compagnie, avec cette aisance naturelle qui distinguoit ses manières; et il alla s'asseoir, sans la moindre apparence d'embarras, auprès de M. Sedley. Il n'en fut pas de même de William. Il se plaça tristement dans l'embrasure d'une fenêtre, et à peine avoit-il la force de répondre aux questions affectueuses qu'on lui faisoit sur sa santé. Il avoit perdu la sécurité d'une ame innocente, et son esprit étoit livré au trouble, à la honte et à la confusion. Le déjeûner ne fut pas plutôt fini, que Henri prit congé de la compagnie, et M. Greaves invita son petit-fils à faire avec lui une promenade dans les champs. William auroit bien voulu en être dispensé; mais, n'ayant aucun motif raisonnable pour s'en défendre, il se disposoit à suivre son grand-papa, lors-

que le petit Robert, qui étoit sorti avec sa sœur pendant le déjeûner, accourut du jardin, en criant avec tristesse qu'il avoit perdu sa médaille, et qu'il ne savoit plus où la trouver. A ces paroles, William sentit son front se couvrir d'une vive rougeur. Il se détourna promptement; et, sans pouvoir rien dire, il pencha la tête vers la terre, comme s'il eût voulu chercher la médaille égarée. O mon frère, lui dit Robert, tu as bien de la bonté de me la chercher; mais ce n'est pas ici que je crois l'avoir perdue. Je l'avois encore ce matin avant le déjeûner. Tu ne l'as pas gardée longtemps pour l'amour de moi, lui dit son grand-père. Je suis bien sûr que William et Fanny ont été plus soigneux. Fanny tira aussitôt la sienne de sa poche. William alloit en faire autant, mais sa conscience ne lui permit pas de retirer sa main. Il tenoit la médaille entre ses doigts, sans oser la faire paroître au jour. Robert soupiroit et versoit des larmes. Ne pleure pas, mon

ami, lui dit M. Greaves. Je t'excuse sans peine, tu es un petit enfant, et tu n'es pas accoutumé à tenir de l'argent dans tes mains. Je te donnerai une autre médaille, et ton frère en prendra soin. Il m'aime si tendrement! J'ose répondre qu'il conservera long-temps la sienne, après m'avoir perdu. William ne put rien dire, mais un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Son grand-père lui tendit les bras, et lui dit de ne pas se mettre en peine. Je suis bien vieux, mon cher fils, ajouta-t-il, mais ne t'afflige pas. Quoique la médaille que je t'ai donnée soit peu de chose, qu'elle te rappelle sans cesse, lorsque tu la regarderas, combien je t'aimois, et combien je desirois ton bonheur. Souviens-toi bien, mon ami, que tu ne peux être heureux sans une bonne conscience, et que chaque témoignage d'affection que tu recevras de tes parens soit un nouvel encouragement pour affermir ton ame dans l'honneur, la droiture et la générosité.

Les sanglots de William redoublèrent à ces dernières paroles. Les caresses de son grand-papa le tourmentoient plus cruellement que ne l'auroient fait ses plus vifs reproches. Vingt fois il fut prêt à tout avouer. Mais la crainte d'entraîner Henri dans sa disgrace lui imposa silence. Ils se trouvèrent en ce moment à la porte du jardin, où ils laissèrent Fanny et le petit Robert pour s'avancer dans la campagne. William marchoit d'un air rêveur, et d'un pas irrésolu. En vain M. Greaves, sans soupçonner la cause de son abattement, tâchoit de l'égayer par ses propos. William sentoit son cœur trop digne de blâme pour pouvoir s'entretenir avec sa liberté d'esprit ordinaire. Enfin, comme ils montoient une colline, d'où l'on découvroit une perspective très-étendue, M. Greaves montrant du doigt à William le village où celui-ci étoit allé, il y avoit deux jours, à la recherche de Tony, il lui demanda s'il l'avoit vu depuis, et s'il avoit rempli

l'intention qu'il avoit de lui faire un petit présent. Cette question étoit trop importante pour recevoir de la part de William une réponse immédiate. S'il disoit qu'il l'avoit vu, on pouvoit lui demander où il l'avoit rencontré, et le dire, cela entraînoit l'aveu de tout ce qu'il avoit pris tant de peine à cacher. Il hésita pendant quelque temps, jusqu'à ce que son grand-père, observant sa confusion, le prit par la main, et avec un ton plus tendre encore que sérieux, lui adressa ainsi la parole : J'ai déjà vu avec peine, mon cher enfant, que tu as quelque secret qui pèse sur ton cœur. Cependant je ne desire point ta confidence, si tu ne veux la donner librement à mon affection. Dis-moi ce qui t'embarrasse : peut-être serai-je en état de te secourir de mes avis. Qu'une méfiance déplacée ne t'empêche pas de m'ouvrir ton ame, et de l'épancher dans mon sein. — O monsieur, s'écria Sedley d'une voix tremblante, je ne mérite pas que vous me traitiez avec

cette bonté. Je ne suis pas le maître de vous dire mon secret : un autre y est trop intéressé. Ah ! si ce n'étoit cela qui m'arrête, quelque coupable que je sois, je vous confesserois tout en ce moment. — C'est à toi, mon ami, répliqua M. Greaves, de savoir si tu as fait quelque promesse que l'honneur t'oblige de garder. Mais prends garde aussi que tu peux être entraîné dans le vice par une mauvaise honte, et par un attachement trop opiniâtre à un faux point d'honneur. Sois sûr que ce n'est pas un véritable ami qui voudroit t'engager à cacher à tes parens une chose dont tu penses toi-même qu'ils devroient être informés. Vivement frappé de ces réflexions, William, après s'être quelque temps débattu en silence avec son secret, alloit enfin le laisser échapper, lorsqu'il vint à passer dans le même endroit deux personnes qu'ils reconnurent aussitôt, l'une pour un gentilhomme de leur voisinage, et l'autre pour Jenny sa fille, qu'il avoit fait sor-

tir de sa pension depuis deux jours, pour lui faire voir la foire du village. La petite miss étoit liée d'amitié avec la sœur de William, et son père la conduisoit en ce moment chez son amie. William se réjouit beaucoup de cette rencontre, qui venoit heureusement suspendre une conversation dont il étoit si fort embarrassé. Ils s'achemінèrent tous les quatre ensemble vers la maison. On devine aisément quelle fut la joie de Fanny, lorsqu'elle revit sa compagne. Pour le pauvre petit Robert, il étoit assis tristement dans un coin, mordant le bout de son mouchoir, et rêvant à la perte qu'il avoit faite. William sentit son cœur déchiré de la tristesse de son frère, et ne put en soutenir le spectacle. Il sortit précipitamment du salon pour aller faire un tour dans le jardin. Son cœur fut encore plus vivement ému, lorsqu'il passa dans l'endroit où il avoit trouvé la médaille. Il la tira de sa poche ; et, la regardant avec un sentiment d'horreur : Non, tu

n'es pas à moi, dit-il, et je vais te rendre à ton maître. Je ne veux pas que mon frère souffre plus long-temps de ma faute. Quoi qu'il puisse m'en arriver, je ne serai pas assez lâche pour agir toujours contre la conscience et l'honneur. Animé par cette noble résolution, il rentra dans la salle; et, courant vers son frère : Tiens, lui dit-il, ne t'afflige plus, voici ta médaille, je l'ai trouvée. Robert s'élança aussitôt pour la recevoir; et, jetant ses bras autour du cou de son frère, il fit éclater sa reconnoissance et sa joie par mille caresses naïves.

La satisfaction de William fut un peu affaiblie par la voix intérieure qui lui reprochoit de mériter si peu ces tendres remercîmens. Une mauvaise conscience empoisonne les sources de joie les plus pures, et ne laisse jouir d'aucun plaisir parfait. Il fut obligé de dire où il avait trouvé la médaille; mais il se garda bien de faire connoître le temps qu'elle avoit passé dans sa po-

che,

che, laissant imaginer à tont le monde qu'il ne faisoit que de la trouver. Agité de mille mouvemens confus, qui se combattoient au fond de son cœur, il ne put supporter plus long-temps ce trouble aux yeux de tous ceux qui l'environnoient, et il monta dans sa chambre pour y calmer ses esprits dans le repos de la solitude. Pendant cet intervalle, le petit Robert, après avoir sauté et gambadé autour de la chambre avec l'aimable gaîté de l'enfance, vint enfin s'arrêter devant l'amie de sa sœur, et, lui montrant sa chère médaille, la pria de voir combien elle étoit belle, et protesta bien qu'il la garderoit plus soigneusement à l'avenir. La petite miss la considéra quelque temps avec attention, et dit qu'elle en avoit une exactement semblable, qu'un ami de son papa venoit de lui donner.

M. Greaves demanda avec empressement à la voir, parce que celles qu'il avoit données à ses petits enfans étoient fort anciennes, quoique très-bien con-

servées, et qu'il les croyoit extrêmement rares. Après l'avoir posée un moment sur la table pour chercher ses lunettes, il la reprit, s'avança vers la fenêtre, la regarda très-attentivement; et, se tournant vers la petite miss, il la pria de lui dire si elle savoit comment l'ami de son oncle se l'étoit procurée. Elle lui répondit qu'il l'avoit achetée la veille à la foire, et que le marchand lui avoit appris qu'il la tenoit en ce moment même d'un petit garçon qu'il avoit surpris à dérober un porte-feuille dans sa boutique, et que c'étoit tout ce qu'elle en savoit. M. Greaves, l'ayant prié de la lui confier pour un moment, sortit aussitôt de la salle; et, montant à la chambre de son petit-fils, il le trouva qui écrivoit à son bureau. Mon cher William, lui dit-il, je ne viens pas t'interrompre; mais prête-moi, je te prie, ta médaille, j'ai besoin de la comparer avec celle-ci. A cette demande inopinée, les joues de William se couvrirent de la rougeur de la pourpre. Il

étoit trop honnête pour se défendre par une fausseté, et la confusion tenoit sa langue enchaînée. Je, je, je ne l'ai pas, dit-il en balbutiant, et tout-à-coup il fondit en larmes. Mon fils, lui repartit gravement son grand-père, avoue-moi la vérité. William ne put d'abord répondre que par ses sanglots. Mais, bientôt pressé par une nouvelle injonction, il prit la main de M. Greaves; et, avec le ton de la consternation la plus profonde: O mon grand-papa, s'écria-t-il, je ne veux point vous tromper. Je suis bien digne de blâme, et une première faute m'en a fait commettre une longue suite de nouvelles. Mais si vous avez la bonté de me pardonner, j'ose vous promettre que je ne me rendrai plus coupable de ma vie. Alors il lui raconta ce qui s'étoit passé sur le chemin, entre Beaufort, ses camarades et lui; puis enfin l'aventure de la foire, en protestant toujours qu'il n'avoit point dérobé le porte-feuille, comme on l'en accusoit.

M. Greaves, le voyant assez humilié par cet aveu, ne voulut point achever de le confondre. Cependant, lui dit-il, ce matin, lorsque vous avez cherché la médaille dans votre poche, vous saviez qu'elle n'y étoit pas, et qu'elle ne pouvoit même pas y être. Pourquoi donc avez-vous reçu mes éloges, tandis que vous laissiez recevoir mes reproches à votre petit frère ? — Vous m'avez dit souvent, mon cher grand-papa, qu'un aveu prompt et sincère est la première réparation d'une faute : aussi vous l'aurois-je fait dès ce matin avant le déjeûner, si Beaufort ne m'eût persuadé de tenir la chose secrète, afin de lui épargner le châtiment qu'il auroit reçu de son père. Je ne cherche point à rejeter sur lui le blâme pour me faire paroître moins criminel ; mais ses mauvais conseils m'ont fait prendre la médaille de mon frère, que nous avons trouvée dans le jardin. Je l'ai gardée jusqu'au moment où vous me l'avez vu rendre, n'ayant pu prendre

sur moi de la retenir plus long-temps. Si vous daignez vous en reposer sur mes promesses pour l'avenir, soyez bien sûr que je ne me comporterai plus d'une manière si indigne de votre affection. Oh ! que ne pouvez-vous savoir tout ce que j'ai souffert pour ma faute ! Cela vous engageroit sans doute à prendre pitié de moi et à me pardonner. Il finit à ces mots, et baissa la tête sans avoir le courage de regarder son grand-papa.

Attendri par ces touchantes prières, M. Greaves prit son petit-fils par la main; et, d'un ton plein de douceur, il lui dit : Mon cher ami, puisque je te vois si vivement pénétré, je crois pouvoir m'en fier à ton repentir. Si ton cœur est réellement généreux, un pardon absolu de ta faute te la fera plus détester que des reproches et des châtimens. Mais ce que je dois te dire, c'est que tu ne saurois veiller avec trop de soin sur toi-même. Tu vois qu'il ne suffit pas d'avoir des principes de droiture et

d'honnêteté pour te préserver d'une erreur. Quant au caractère de Henri, tu peux juger toi-même s'il est digne de te servir de modèle, et s'il ne faut pas être bien corrompu pour se jouer des défenses de ses parens, et pour engager les autres à se mal conduire. Ses conseils n'étoient fondés que sur des motifs personnels, sur la bassesse et sur la tromperie. C'est ainsi, mon cher enfant, que d'une première faute tu as été conduit précipitamment, et sans pouvoir t'arrêter, dans une foule d'autres, jusqu'à ce que tu aies perdu cette douce paix qui n'appartient qu'à l'innocence, et que ton cœur ait été déchiré par mille sentimens douloureux. Si tu avois ajouté le mensonge à ta faute, je l'aurois eu bientôt découvert, parce que le marchand, à qui tu as été forcé de céder ta médaille, l'a vendue à une personne qui en a fait présent à Jenny, en lui racontant de quelle manière elle étoit tombée entre ses mains. Elle est à présent dans les miennes.

La voici. Regarde-la. Vois-tu ce W ? J'y avois moi-même gravé cette lettre avant de te la donner, comme j'ai aussi gravé les lettres initiales du nom de ton frère et de ta sœur sur les médailles que je leur ai données, afin qu'elles ne fussent jamais confondues ensemble, et que si l'une d'elles venoit à se perdre, je pusse savoir à qui elle appartenoit. Il ne me reste plus qu'à te montrer l'instruction que tu peux tirer de cette aventure. Dans quelque profond secret qu'une mauvaise action semble avoir été commise, il y a toujours quelque circonstance imprévue qui sert à la faire découvrir. Tu ne croyois certainement pas ce matin rencontrer la petite miss qui est en bas. Tu croyois encore moins, lorsque nous l'avons rencontré, et que tu te félicitois de ce qu'elle venoit si à propos pour te tirer d'embarras, que ce seroit elle-même qui servirait à te confondre, en me rapportant ta médaille. Apprends par-là, mon ami, que si tu fais le

mal, tu cours sans cesse le risque d'être découvert par les moyens les plus inattendus, et par conséquent tu es continuellement exposé à la plus affreuse disgrace. La sécurité fut toujours la douce compagne de la vertu. Un cœur honnête n'a jamais de secret honteux à cacher. Libre de ces cruelles inquiétudes dont tu as été tourmenté ce matin, il n'a besoin d'aucun subterfuge : il frémiroit de la seule pensée de descendre à un moyen si honteux. Cultive donc avec soin cette franchise de caractère si pure et si aimable, en évitant tout ce que ta conscience pourroit te reprocher. Cette voix intérieure sera toujours ton guide le plus sûr. Si tu sens ton cœur embarrassé, et que tu penses agir d'une manière qui seroit condamnée par tes parens, rentre aussitôt en toi-même, et n'en sois point détourné par la crainte du ridicule. Tu peux éprouver, pendant quelques instans, qu'il est désagréable d'être en butte aux railleries des gens corrom-

pus; mais ces traits seront bientôt émoussés par ta fermeté : tu jouiras ensuite de l'approbation de tes amis, ainsi que de la satisfaction de ton cœur; et voilà, mon enfant, une noble récompense. Quant à la crainte du châtiment, ou à l'espérance de l'éviter, que nul de ces indignes motifs n'influe jamais sur ta conduite. Un enfant, qui n'est effrayé d'une mauvaise action que par la seule idée d'en être puni, doit avoir déjà perdu tout principe d'honneur. Si tes parens n'ont jamais employé envers toi de corrections violentes, c'est que, jusqu'à ce jour, tu as été sage et soumis. Ne crois point qu'ils voulussent laisser tes fautes dans l'impunité, si tu venois à changer de conduite. Ne te vante donc point de n'avoir pas de châtimens à craindre, mais forme la noble résolution de ne les pas encourir. Cet objet ne doit te causer aucune terreur, que par l'assurance où tu peux être de ne jamais rien faire qui puisse l'armer contre toi. Je sais que

ton cœur est généreux ; mais il est facile à surprendre. C'est de sa foiblesse que tu dois travailler à le guérir, si tu veux ne pas errer pendant ta vie entière au milieu des précipices. La fermeté de principes, mon cher enfant, est absolument nécessaire pour former un honnête homme. Tu aimes tendrement ton frère ; cependant, égaré par de lâches séductions, tu as consenti à le tromper, à le dépouiller, à le plonger dans le chagrin. Que ne devois-tu pas souffrir, lorsque, dans sa crédule innocence, il t'a prié de chercher sa médaille, et t'a remercié de la peine que tu feignois de prendre pour lui ? Tu as cependant étouffé dans ce moment tout sentiment d'honneur et de tendresse. C'est ainsi qu'une mauvaise action, de quelque genre qu'elle soit, endurcit le cœur et l'avilit. Je me flatte que cet exemple, pris en toi-même, te servira d'éternelle leçon. Veuille en croire ma longue expérience ; il est impossible de fixer des bornes au mal et

de dire : J'irai jusque-là dans mon égarement, et je m'arrêterai. Si tu consens une fois à descendre d'un seul degré ton innocence, tes yeux seront bientôt obscurcis, et tu ne sauras plus à quelle profondeur tu t'enfonceras dans le crime.

Ce discours fit une impression profonde sur William. Il promit, les larmes aux yeux, de se défier à l'avenir de sa foiblesse. M. Greaves, touché de son repentir, lui accorda le pardon qu'il imploroit; et, après avoir scellé sa grace par les embrassemens les plus tendres, il le quitta pour lui donner le temps de se remettre de son agitation. William, un peu soulagé du pesant fardeau qui avait oppressé son cœur, reprit bientôt assez de calme, pour être en état de descendre auprès de ses parens, quoique le sentiment pénible qu'il avoit conservé de ses fautes eût abattu sa vivacité, et le rendît distrait et silencieux.

Toutes ces pensées et tous ces sentimens avoient été concentrés sur lui-

même pendant la matinée : mais, après le dîner, il se rappela qu'il devoit à Tony le schelling que celui-ci lui avoit si généreusement prêté dans sa détresse. Cependant il n'avoit plus d'argent ; et en demander à son grand-père, c'étoit lui rappeler des souvenirs qu'il auroit voulu effacer de sa propre mémoire. Dans cet embarras, il résolut de s'adresser à sa sœur, qu'il savoit être toujours disposée à l'obliger, et qui se trouva, par bonheur, avoir trois schellings à son service.

C'est avec cette petite somme qu'il partit à grands pas pour se rendre au village de Tony. Il étoit près d'y entrer, lorsqu'il entendit des cris perçans qui partoient du milieu d'une épaisse bruyère, à la droite du chemin. Il courut aussitôt de ce côté pour secourir le malheureux qui poussoit ces plaintes ; mais, à mesure qu'il approchoit, elles devenoient plus foibles et plus étouffées ; et, avant qu'il fût arrivé, elles avoient déjà cessé de se faire entendre. Un

Un homme qui se releva tout-à-coup du milieu de la bruyère, et qui s'enfuit en le voyant, lui fit connoître l'endroit où il devoit chercher le triste objet de sa pitié. C'étoit un enfant couvert de haillons, et couché par terre, sans mouvement. Il s'avança pour le secourir. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il crut reconnoître Tony! C'étoit lui, en effet, que son maître cruel avoit attaché par une corde à une souche d'arbre, et qu'il venoit de déchirer en le frappant d'une sangle de cuir. Il avoit fini par lui donner sur la tête un rude coup de bâton, qui l'avoit étourdi, et privé de l'usage de ses sens. Peut-être même auroit-il poussé plus loin la barbarie, si l'approche d'un témoin qui auroit pu déposer contre lui ne l'eût obligé de prendre la fuite.

William se précipita sur le corps de Tony. Il rompit ses liens, et s'efforça de le faire revenir à lui-même. Hélas! le petit malheureux ne pouvoit encore sortir de son évanouissement. William

tourna les yeux de tous côtés, pour voir s'il ne découvriroit personne qui pût le seconder. Il apperçut à travers la bruyère un jeune enfant, qui lui rappela tout-à-coup l'idée du petit apprenti, dont Tony lui avoit parlé à leur première entrevue. Après l'avoir inutilement appelé, il courut vers lui, et lui demanda pourquoi il ne venoit pas au secours de son camarade. O mon cher monsieur, lui répondit le petit garçon tout tremblant, j'ai peur que le maître ne revienne, et qu'il ne me batte aussi.

— Et pourquoi donc Tony a-t-il été si cruellement traité ?

— C'est qu'il n'a pas porté à la maison le schelling qu'il eut hier du chevalier Digby, pour avoir ramoné ses cheminées. Il dit, en rentrant, au maître qu'il lui donneroit le schelling aujourd'hui. Le maître a bien voulu attendre toute la matinée ; mais, voyant que le schelling ne venoit pas, il s'est mis si fort en colère, qu'il a pris Tony,



Et pourquoi donc Tony a-t-il été si cruellement traité ?

Marillier del. Delignon sculp.

l'a mené dans cette bruyère, et lui a dit qu'il alloit le tuer. Hélas! je crains bien que la chose ne soit faite, car je ne vois point remuer Tony; et sûrement s'il n'étoit pas mort, il ne manqueroit pas de se relever et de s'enfuir, pour n'être pas encore roué de coups.

O ciel! s'écria William. Quoi! c'est donc moi, mon pauvre Tony, qui suis la cause des mauvais traitemens que tu viens d'essuyer! Oh! comment pourras-tu me le pardonner! comment pourrai-je me le pardonner moi-même! que pourrai-je faire pour te dédommager de tes souffrances? En achevant ces mots, il retourna vers lui, et se mit à lui prodiguer les soins les plus tendres. Ils ne furent pas long-temps inutiles. Après un profond soupir, Tony entr'ouvrit un peu les yeux. Juste ciel! il respire encore, s'écria William! Regarde, mon cher enfant, regarde: c'est moi qui viens te secourir. La voix de la pitié étoit si étrangère à Tony, qu'il pouvoit à peine en distinguer les accens.

Il considéroit William sans le reconnoître, et se croyoit encore plongé dans son évanouissement. Peu à peu cependant il revint entièrement à lui-même. Oh! c'est vous, mon petit monsieur, dit-il à William en le fixant d'un air ébahi. Je viens d'être rudement battu pour votre compte; mais ne vous en affligez pas. Dieu merci, je suis fait à souffrir. Le mal est passé, et je n'y ai point de regret.

William, sans pouvoir lui répondre, l'aida tristement à se relever. Il le conduisit à la barrière d'un champ voisin que Tony eut beaucoup de peine à franchir; et là, ils s'assirent à l'ombre d'une haie qui les déroboit à tous les regards. William garda quelque temps le silence; puis, essuyant des larmes qui baignoient ses yeux, il pria Tony de lui pardonner d'avoir été la cause de ses tourmens, faute d'avoir plutôt acquitté une dette aussi sacrée que la sienne. Mais, ajouta-t-il, pourquoi n'es-tu pas venu me trouver? Tu pouvois être bien

sûr que je t'aurois payé tout de suite. O mon cher monsieur, répondit Tony, je pensois bien que c'étoit votre envie. Aussi ai-je couru ce matin chez vous, là-bas à ce château, vous savez bien, par cette avenue où je vous vis la première fois, lorsque vous me quittâtes pour monter dans un beau carrosse qui passoit au grand trot. J'ai demandé le petit monsieur, car je ne savais pas autrement votre nom. Et le cocher, j'imagine au moins que c'étoit lui, m'a dit que j'étois vraiment un joli garçon, pour avoir des affaires avec son jeune maître, et que d'ailleurs vous n'étiez pas en ce moment au château. Alors, comme j'étois pressé, je lui ai dit que vous me deviez un schelling, et je l'ai prié de me le payer pour vous, en l'assurant que vous n'auriez pas de plus grand plaisir que de lui rendre. Là-dessus, il m'a dit que, tout petit que je paroissois, j'étois un grand coquin. Il m'a envoyé, je n'ose pas trop vous dire où, mais c'étoit à tous les diables; et, après

m'avoir donné deux ou trois coups d'un fouet à cheval qu'il avoit à la main, il m'a chassé sans pitié de la cour. O mon pauvre ami, que j'en suis fâché, s'écria William ! Il faut que tu sois venu lorsque j'étois à la promenade avec mon grand-papa. Je puis te payer tout de suite, ajouta-t-il en lui donnant les trois schellings qu'il avoit apportés. Je n'en ai pas davantage pour le moment; mais le premier argent qui me reviendra, je le réserverai pour toi, je te le promets. Je ne vous ai prêté qu'un schelling, lui répondit Tony ; ainsi vous m'en donnez deux de trop. Oh ! garde-les, garde-les tous, répliqua William. Je voudrois seulement en avoir dix fois plus à te donner.

En ce moment, le petit apprenti, que la peur de son maître avoit empêché de suivre William auprès de son camarade, accourut à toutes jambes vers Tony pour lui dire qu'il pouvoit retourner à la maison, parce que le maître venoit d'aller au cabaret, où il passeroit sûre-

ment ; suivant sa coutume, le reste de la journée. Tony se leva aussitôt, et dit à William qu'il vouloit profiter de l'absence de son persécuteur pour s'en retourner chez lui, parce que sa maîtresse, qui étoit la meilleure femme du monde, étoit sûrement en peine sur son compte, et qu'il brûloit de la tirer d'inquiétude. William lui répondit qu'il ne le quitteroit pas ; et ils s'acheminèrent tous les trois vers la chaumière. Ils ne tardèrent pas à y arriver, quoique Tony ne se traînât qu'avec peine ; mais William et son petit camarade le soutenoient sous les bras pour lui rendre la marche moins douloureuse. William, en entrant, vit la pauvre femme qui tenoit une main sur l'un de ses yeux ; de l'autre main, elle soutenoit un enfant à qui elle donnoit à tetter. L'innocente créature quittoit de temps en temps la mammelle, et regardoit sa mère avec un sourire, tandis qu'en se penchant pour l[illegible] r-rire à son tour, elle laissoit tomber des larmes sur ses petites joues vermeilles.

Une petite fille, d'environ deux ans, étoit debout auprès des genoux de sa mère, et pleuroit pour qu'elle la prît sur son sein, et qu'elle lui donnât à manger. Un autre enfant, auprès d'une table éclopée, tâchoit d'atteindre à un morceau de pain bis, plus noir encore de suie que de sa propre couleur. Telle étoit la scène qui frappa les regards du jeune Sedley, à son entrée dans la chaumière, et qui lui présenta un contraste bien frappant avec la richesse à laquelle il étoit accoutumé. Tony le suivoit; et, oubliant ses meurtrissures, il se précipita dans la chaumière, en s'écriant: Me voici, maîtresse; ne pleurez pas davantage, me voici. Elle ne s'étoit pas apperçue de l'arrivée de William. Au son de la voix de Tony, elle releva soudain la tête, en essuyant ses yeux, qui étoient si enflés qu'elle pouvoit à peine le voir. Quoi! c'est toi, mon pauvre enfant, lui répondit-elle! Comment te trouves-tu? Je craignois que tu n'eusses été assommé, tant mon mari étoit

en fureur. C'est pour avoir voulu lui demander ta grace, qu'il m'a donné ce coup terrible à la tête. Hélas! en le recevant, j'ai bien cru qu'il finiroit à la fois toutes mes peines. Mais n'est-ce pas là ce petit monsieur dont tu m'as parlé ? Oh ! oui, c'est moi, répondit William. C'est à moi que Tony a prêté le schelling qui vous a causé à tous tant de souffrances, tandis que je devois être seul à souffrir.

Les enfans qui avoient suspendu pour un moment leurs criailleries, les recommencèrent alors avec plus de force. La mère leur dit de prendre patience, qu'il ne lui restoit pas un sou pour leur donner du pain. Tony aussitôt s'empressa de lui montrer l'argent qu'il avoit reçu, et il promit aux enfans que s'ils étoient sages, il leur donneroit de quoi manger. En effet, il dépêcha tout de suite le petit apprenti pour aller acheter une galette, dont l'arrivée fit naître la joie dans toute la maison. L'avidité avec laquelle les en-

fans dévoroient ce pain lourd et à demi-cuit, causa à Sedley le plus grand étonnement. Toute la petite famille le remercia de sa générosité, lorsqu'elle apprit que c'étoit à lui qu'elle avoit l'obligation de ce bon repas. William jouissoit avec transport de la reconnoissance universelle. Mais, comme la nuit s'approchoit, il se vit obligé de quitter la chaumière pour retourner au château. En marchant, il fit de profondes réflexions sur tous les événemens qui avoient rempli cette journée et la précédente. Il vit combien la foiblesse qu'il avoit eue de céder, contre sa conscience, aux mauvais conseils de Beaufort, lui avoit attiré d'humiliations et de chagrins. C'étoit peu des affronts qu'il avoit reçus à la foire, des angoisses qu'il avoit senties au retour, enfin de la honteuse découverte de sa dissimulation et de ses mensonges, il avoit encore tenu plongé dans la douleur son petit frère qu'il chérissoit tendrement; il étoit cause quo son géné-

reux bienfaiteur avoit été déchiré de coups, et qu'une malheureuse femme avoit failli perdre la vie. Tous ces tableaux, retracés vivement à son esprit, le firent frémir d'horreur. Il sentit combien il étoit nécessaire de vaincre sa foiblesse, et de ne suivre que les inspirations de l'honneur et de la vertu. Ces principes se fortifièrent de plus en plus dans son ame. Il les suivit fidèlement depuis ce jour; et ceux que cette petite histoire a pu intéresser en faveur du brave Tony seront bien aise d'apprendre que William eut la joie de lui procurer bientôt un sort plus heureux.

Guillaume D*** a sa Mère.

Londres, le 24 octobre.

Nous-voici revenus depuis hier dans cette grande ville, ma chère maman. Mais, hélas! ce voyage a été marqué par un événement bien fâcheux.

M. Bartlet, Charles et moi, nous allions devant une berline légère. Monsieur et madame Grandisson nous suivoient avec Emilie et Edouard. Nous étions convenus de les attendre à une grande auberge pour dîner ensemble, et laisser reposer nos chevaux. Lorsque nous arrêtâmes, le brave Henri, en voulant descendre précipitamment pour nous ouvrir la portière, eut le malheur de tomber, et de se casser la jambe. Vous devez penser quel fut notre chagrin à cet accident. Nous fîmes aussitôt transporter le pauvre malheureux dans la

meilleure

meilleure chambre de l'auberge, et Charles envoya chercher le chirurgien du village. Malgré sa profonde douleur, il eut le courage d'assister à l'opération, et de prêter tous les secours qui furent en son pouvoir. La seconde voiture étant arrivée, mon ami supplia son père, après le dîner, de nous laisser dans l'auberge auprès du malheureux, jusques au lendemain. M. Grandisson y consentit, et continua sa route. Que ne puis-je vous peindre les soins tendres et empressés que Charles rendit au pauvre Henri pendant toute la journée ! il ne voulut point quitter le chevet de son lit; et il lui donnoit les plus douces consolations. Vers les dix heures du soir, il fit monter le cocher, à qui il ordonna de passer la nuit auprès de Henri, et de venir nous appeler, si notre présence étoit nécessaire.

Nous nous levâmes le lendemain de bonne heure, et nous eûmes le plaisir de voir que notre malade se trouvoit assez bien pour son état. Cependant Charles ne voulut pas se remettre en

route avant l'arrivée d'une femme, que M. Grandisson nous avoit promis d'envoyer de Londres, pour rester auprès de Henri. Ce ne fut donc que le soir que nous reprîmes notre voyage, après que mon ami eût recommandé le malade et la garde aux soins du maître de l'auberge, avec la promesse d'une bonne récompense.

Voyez, ma chère maman, s'il est possible d'avoir plus de prudence et d'humanité que mon ami. On a beau le croire doué de toutes les perfections, chaque jour on en découvre en lui de nouvelles. Il en est de même de mon amitié. Je crois ne pouvoir pas l'aimer davantage, et cependant je l'aime tous les jours de plus en plus. Oh! ce n'est pas pour lui seul que mes sentimens prennent une plus vive tendresse. O ma chère maman! ma chère petite sœur! C'est vous qui aurez toujours la meilleure part dans mes affections.

P. S. J'oubliois de vous dire que Edouard vient de partir pour aller à son régiment.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Londres, le 23 octobre.

LA santé du brave Henri est entièrement rétablie, ma chère maman ; mais il ne marche encore que sur des béquilles. Sa jambe cassée est beaucoup plus courte que l'autre. Ainsi le voilà sans retour estropié pour le reste de sa vie. Son malheur affecte vivement monsieur et madame Grandisson, parce que c'étoit un domestique intelligent, fidèle, et rempli d'attachement pour ses maîtres. Charles et sa sœur ont eu, ce matin, à son sujet, un entretien avec ses parens, que je m'empresse de vous rapporter.

CHARLES.

Que je suis affligé, mon papa, de l'accident du pauvre Henri ! Il étoit si leste et si bien fait !

M. GRANDISSON.

Je n'y suis pas moins sensible que toi, mon cher fils. Tu vois comme l'on n'est jamais sûr un instant de soi-même. On se lève frais et dispos ; et un seul malheur, que toute la prévoyance imaginable ne peut nous laisser entrevoir, nous prive, en un moment, ou de notre santé, ou de l'un de nos membres les plus utiles, et souvent même de la vie. La semaine dernière, un homme de ma connoissance invite toute sa famille pour célébrer sa fête, et lui donne un grand repas. Il se voit au milieu de ses enfans et de ses neveux. Il reçoit leurs tendres caresses, et se réjouit de vivre pour être aimé. Après le dîner, il veut descendre. Son pied porte à faux sur une marche de l'escalier ; sa tête se brise, et le voilà mort. De pareils accidens arrivent tous les jours.

CHARLES.

L'infortune du pauvre Henri ne lui est arrivée que pour avoir mis trop d'ar-

deur à remplir nos ordres. Que fera-t-il maintenant ? Il n'est plus en état de servir.

ÉMILIE.

Hélas ! non. Qui voudroit prendre un domestique boiteux ? Par bonheur mon papa et maman sont si bons ! Oui, j'ose le croire, je ne crains pas que jamais....

Mme GRANDISSON.

Eh bien ! Emilie, poursuis. Que voulois-tu dire ?

ÉMILIE.

Ah ! ma chère maman, que vous dirai-je ? Vous savez bien mieux que moi ce que vous pouvez faire pour lui.

M. GRANDISSON.

Parle librement, ma chère fille ; quel parti penses-tu que nous devions prendre en cette occasion ?

ÉMILIE.

Puisque vous me l'ordonnez, mon papa, je vais vous obéir. Vous avez la

bonté de faire une pension à votre ancien jardinier, parce que vous avez toujours été content de son service.

M. GRANDISSON.

Il est vrai; mais c'est un homme infirme, qui a servi dans la maison pendant quarante ans. Il a éprouvé des malheurs considérables; et il ne peut rien faire aujourd'hui pour gagner son pain, au lieu que Henri peut encore travailler.

ÉMILIE.

Oh! il ne sera jamais en état de faire ce qu'il faisoit auparavant. Daignez écouter ma prière, mon cher papa. Tenez, je serai plus ménagère à l'avenir pour mes habits et pour tous mes autres besoins; et si vous voulez le permettre, le pauvre Henri profitera de ces économies.

M. GRANDISSON.

J'approuve, ma chère fille, cette manière de penser. Elle te fait plus d'honneur que ne le feroit la plus riche parure;

mais je veux avoir aussi le sentiment de Charles sur cette affaire.

CHARLES.

O mon papa, que me dites-vous? Ce n'est pas à moi de vous donner des conseils.

Mme GRANDISSON.

C'est fort bien, mon fils; mais, puisque ton père te demande ta pensée, tu peux nous la dire?

CHARLES.

Eh bien! je l'avouerai, j'aime beaucoup Henri, et je voudrois qu'il fût heureux.

Mme. GRANDISSON.

Sais-tu quelque moyen de faire son bonheur?

CHARLES.

Oui, mon papa, je crois en avoir trouvé un?

Mme GRANDISSON.

C'est sans doute le même que celui de ta sœur.

CHARLES.

Non pas tout-à-fait. Il y a quelque légère différence.

M. GRANDISSON.

Voyons donc, je te prie.

CHARLES.

Son père étoit un fort honnête tisserand, qui auroit pu vivre à son aise de son travail, s'il n'avoit eu un si grand nombre d'enfans à nourrir. Henri, dans sa jeunesse, a commencé par apprendre le même métier. Il ne l'a quitté que par le penchant qu'il avoit à s'attacher à votre service. Son père est mort il y a plus de six ans ; et tout ce qu'il possédoit a été vendu pour payer ses dettes. Je suis sûr que Henri reprendroit volontiers son ancienne profession, s'il en avoit les moyens. Mais comme il s'est chargé du soin d'entretenir sa mère, il n'a pu rien épargner de ses gages. C'est une chose que vous savez.

M. GRANDISSON.

Il est vrai.

CHARLES.

Eh bien ! mon papa, si vous aviez la

bonté de lui avancer l'argent dont il a besoin pour acheter un métier, pour se procurer des outils, du fil, de la laine, et monter un peu son ménage, je le connois, il est honnête et laborieux, il sauroit aisément se tirer d'affaire. Il pourroit prendre sa pauvre mère avec lui pour en avoir soin : il se mettroit en état d'amasser quelque chose pour ses vieux jours; et bientôt, peut-être, il vous rendroit l'argent que vous auriez eu la bonté de lui prêter.

Mme GRANDISSON.

Oui; mais les intérêts qu'il nous devroit de cette somme le gêneroient sans doute ?

CHARLES, *se jetant ou cou de sa mère.*

O ma chère maman ! permettez que je vous embrasse. Je vois que vous voulez faire pour lui plus que je n'osois desirer.

M. GRANDISSON.

Oui, mon cher fils; et je suis ravi

que tes pensées s'accordent si bien avec les nôtres. Emilie ne pouvoit pas tout prévoir. Une pension que nous aurions faite au pauvre Henri n'auroit servi peut-être qu'à lui donner le goût de l'oisiveté, et à lui en faire contracter les vices. Au lieu qu'en reprenant son premier état, il ne dépendra que de lui de se voir dans l'aisance par son industrie et son activité.

ÉMILIE.

Oh! oui, mon papa; vous avez raison, je le sens à merveille.

M. GRANDISSON.

Puisque nous voilà tous d'accord, il ne te reste plus, Charles, que d'aller en instruire Henri, et de voir avec lui de quelle somme il peut avoir besoin. Tu peux lui dire que nous la lui donnerons avec une joie extrême, pour récompense de sa fidélité, et pour consolation de son malheur.

Mme GRANDISSON.

Oui, mon ami; et nous te laissons le

plaisir d'arranger toi-même toute cette affaire.

CHARLES.

O mon digne papa, ma chère maman ! que je vous remercie au nom du pauvre malheureux ! Permettez que j'aille tout de suite lui en porter la nouvelle.

ÉMILIE.

Attends, mon frère, je veux être avec toi. J'aime tant à voir les braves gens se réjouir !

O ma chère maman, quel bonheur d'avoir le moyen d'exercer la bienfaisance ! Je voulus aussi assister à cette scène. Le brave Henri versa d'abord des larmes de joie, lorsque Charles lui dit ce que ses parens vouloient faire en sa faveur. Ses larmes devinrent ensuite de tristesse, lorsqu'il songea qu'il alloit quitter de si bons maîtres. Mais non, s'écria-t-il, je ne les quitterai point. Je les aurai toujours devant les yeux au bout de mon métier.

Je ne puis aller plus loin. Mes larmes m'empêchent de voir ce que j'écris. Adieu, ma chère maman. Je serai donc dans deux mois auprès de vous et de ma petite sœur ! Nous pourrons nous voir à toutes les heures du jour ! Toutes nos promenades, tous nos repas, se feront ensemble ! Je vous verrai sourire à mes soins, et m'en payer par vos caresses ! Je pourrai vous ouvrir mon cœur, vous exposer tous mes sentimens et toutes mes pensées ! Je pourrai recevoir vos tendres avis, et vous en faire aussitôt recueillir le fruit dans ma conduite ! Je vous entendrai peut-être remercier le ciel de nous avoir donné le jour ! Oh ! avec quelle joie je vous embrasse dans cette espérance !

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Londres, le 26 novembre.

EDOUARD est revenu cet après-midi à la maison, ma chère maman. Son habit d'officier lui sied à merveille. Il est aussi bien de taille et de figure que Charles. Ne seroit-ce pas dommage que son cœur ne fût pas aussi bon ? Il paroît, par les lettres qu'il a portées du major Arthur et du comte de ***, qu'il s'est fort bien conduit à son régiment. Il a été chargé par le major de présenter une superbe tabatière à mon ami Charles. Elle est ornée de son portrait entouré de diamans. Le major a pris une tournure bien noble pour la lui faire accepter. Il lui dit que, ne pouvant le remercier assez souvent de lui avoir sauvé la vie, il a chargé son portrait de lui en témoigner tous les jours sa reconnoissance.

Il vient d'arriver en ce pays une funeste aventure, qui montre de quelle imprudence il est toujours de parler mal des autres. Voici, ma chère maman, un entretien que nous avons eu à ce sujet, et dans lequel vous pourrez mieux en apprendre toute l'histoire.

ÉDOUARD.

Avez-vous entendu parler, mon papa, de la scène qui vient de se passer à Tundridge ?

M. GRANDISSON.

Mon fils, qu'est-ce donc ?

ÉDOUARD.

Vous connoissez le colonel Brow, ce brave officier.

M. GRANDISSON.

Oui, sans doute.

ÉDOUARD.

Eh bien ! ce digne homme a été tué la semaine dernière par le capitaine Fierly.

M. GRANDISSON.

Tué, dis-tu ? et comment ?

ÉDOUARD.

D'un coup d'épée, en duel.

M. GRANDISSON.

Sais-tu le sujet de leur querelle ?

ÉDOUARD.

C'est que le fils du colonel, au milieu d'une grande compagnie, avoit mal parlé du capitaine, et que celui-ci s'en est tenu offensé.

ÉMILIE.

O ciel! est-il possible ?

ÉDOUARD.

On dit que ce capitaine est un mauvais sujet, qui n'est estimé de personne.

M. GRANDISSON.

Cela peut-être; mais il n'appartenoit pas à un jeune homme d'en dire du mal, sur-tout dans une grande assemblée.

GUILLAUME.

Et comment cela est-il revenu aux oreilles du capitaine Fierly ?

ÉDOUARD.

Quelqu'un de la compagnie s'est empressé de l'en aller instruire.

ÉMILIE.

C'étoit une grande imprudence ; n'est-il pas vrai, mon papa ?

M. GRANDISSON.

Sans doute, ma fille.

CHARLES.

Il me semble qu'il falloit se borner à prendre son parti, s'il y avoit quelque moyen de le justifier des reproches qu'on lui faisoit ; mais les lui rapporter, c'est une chose tout-à-fait indigne.

M. GRANDISSON.

Tu as raison, mon fils ; et cela nous montre, par un double exemple, combien il est imprudent de s'abandonner à l'indiscrétion de sa langue.

GUILLAUME.

Mais le colonel, comment avoit-il à répondre des mauvais propos de son fils ? Est-ce qu'il les a soutenus ?

ÉDOUARD.

Non ; au contraire, il les a désavoués.

GUILLAUME.

Eh bien donc, mon ami, d'où vient qu'il se trouve dans la querelle ?

ÉDOUARD.

Le capitaine est l'homme de la terre le plus brutal. Il vouloit avoir satisfaction ; et, comme il ne pouvoit la demander à un jeune homme de quatorze ans, il a cru pouvoir s'adresser à son père. Le colonel s'est engagé à punir lui-même son fils ; mais le capitaine a répondu que ce n'étoit pas assez pour sa vengeance, et qu'un père devoit expier les fautes de ses enfans. Le colonel, poussé à bout, s'est vu dans la nécessité

de se défendre. Il a perdu la vie, et le capitaine a pris la fuite.

M. GRANDISSON.

Le barbare ! Quel fruit a-t-il retiré de sa férocité ? Il a teint ses mains d'un sang innocent, et il faut qu'il abandonne sa patrie, poursuivi par la honte et par les remords !

ÉMILIE.

Et le jeune Brown, combien il est à plaindre !

CHARLES.

Comment vivra-t-il avec le reproche horrible d'avoir coûté la vie à son père !

ÉDOUARD.

Le malheureux est au désespoir. Il passe la nuit et le jour à déplorer sa funeste imprudence. On veille sur lui, pour l'empêcher d'attenter sur lui-même. On l'a surpris hier prêt à se précipiter de la plus haute fenêtre de sa maison.

CHARLES.

La mort seroit certainement préférable

pour lui à l'existence. Il ne doit plus avoir un jour de repos.

M. GNANDISSON.

O mes enfans! vous voyez quels malheurs affreux la médisance peut entraîner à sa suite.

ÉDOUARD.

Il y a des personnes qui excusent un peu sa faute. On prétend qu'il n'a dit que la vérité sur le compte d'un homme justement dévoué au plus profond mépris.

M. GRANDISSON.

Qu'importe, mon cher fils? Il n'est permis de dire la vérité que lorsqu'elle n'offense personne. On est libre de garder le silence. Il est toujours plus beau de voiler les mauvaises actions de ses frères, que de les découvrir au grand jour. Quel est l'homme sur la terre absolument exempt de défauts? Nous trouverions certainement fort mauvais que l'on publiât les moindres fautes que nous commettons. Pourquoi donc nous per-

mettre envers les autres, ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fît à nous-mêmes ? Et qu'y a-t-il de plus dangereux que la médisance ? Celui qui se permet une fois de mal parler de ses semblables en prend bientôt l'habitude, au point de publier sur leur compte le mensonge comme la vérité. Et alors de quel attentat on devient coupable ! Un calomniateur est mille fois plus à craindre qu'un voleur; car le bien dont on nous dépouille, nous pouvons le regagner par notre industrie; mais, lorsque l'honneur est une fois perdu, c'est le plus souvent pour toujours.

ÉMILIE.

Mais, mon papa, quel plaisir peut-on avoir à dire le mal, faux ou vrai, de qui que ce soit au monde ?

M. GRANDISSON.

Ces indiscrétions viennent toujours d'une fausse vanité. On croit paroître plus instruit, ou faire penser que l'on

est soi-même à l'abri des reproches que l'on adresse aux autres. Mais on ne fait que s'attirer le mépris et la haine. Ceux même qui s'amusent un moment des traits de la médisance craignent d'en être à leur tour les victimes, et détestent celui qui fonde sa satisfaction sur la jouissance du mal qu'il fait à ses semblables. Mais si l'on est insensible au plaisir de n'inspirer jamais contre soi de si tristes sentimens, comment ne pas frémir des maux qui peuvent résulter d'une parole indiscrète ? Combien de ruptures, de vengeances et de meurtres un seul mot peut produire ! Et quel repos attendre de sa conscience, lorsqu'on y trouve le reproche d'avoir causé des malheurs que l'on ne peut réparer !

ÉDOUARD.

Mais, mon papa, quel parti dois-je prendre, s'il est question, devant moi, d'un mal-honnête homme ?

M. GRANDISSON.

Garder le silence sur son compte,

comme sur une personne indigne de ton attention. Ce n'est pas à toi de redresser sa conduite, puisque tu n'as aucun droit sur lui. Et si tu parles toujours avec transport d'un homme de bien, ton silence condamne assez le méchant.

CHARLES.

Oui, mon papa, je ne dois que le plaindre, et desirer pour lui qu'il apprenne à connoître la vertu.

O ma chère maman! que ce sentiment est noble et généreux! Si le jeune Brown avoit eu la manière de penser de mon ami, il n'auroit pas enfoncé l'épée d'un furieux dans le sein de son père. Hélas! à la fleur de la jeunesse, que le monde doit être horrible pour lui! Donner la mort à celui de qui on tient la vie; cette seule pensée me glace d'horreur. C'est une leçon qui ne s'effacera jamais de mon esprit, et l'on ne m'entendra parler d'aucun de mes semblables, que lorsque j'aurai du bien à dire de sa conduite et de ses sentimens.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 6 décembre.

J'AI vu, par votre lettre, ma chère maman, que mon dernier conte a fait quelque plaisir à ma petite sœur. Cela me faisoit penser hier à vous en envoyer un autre, lorsque Emilie me dit qu'elle vouloit s'en charger. Elle monta aussitôt dans sa chambre; et, après avoir travaillé toute la journée, voici le conte qu'elle m'a remis ce matin. Elle vous prie, vous et ma petite sœur, de le lire avec beaucoup d'indulgence, parce que c'est son premier ouvrage, et qu'elle ne l'a entrepris que par le desir de vous plaire. J'espère que cet essai donnera de l'émulation à ma petite sœur, et je m'attends bientôt à trouver dans vos lettres quelque jolie histoire de sa façon.

LE NID DE MERLES.

MARCEL et Cyprien étoient les deux plus jolis enfans du monde. Ils avoient pris l'un pour l'autre une si grande amitié, que si Marcel avoit des fruits ou des gâteaux, il couroit en offrir à Cyprien; et lorsque Cyprien en avoit à son tour, il n'y touchoit point qu'il n'eût partagé avec Marcel. Tous leurs joujoux sembloient appartenir également à chacun. En un mot, on les eût pris pour deux frères, bien plus que pour deux simples camarades.

Leurs parens étoient fort satisfaits de voir s'établir entre leurs enfans cette douce union, parce qu'ils étoient eux-mêmes étroitement liés ensemble. Cyprien ne manquoit jamais, en allant à l'école, d'aller prendre Marcel, et

Marcel

Marcel n'en revenoit jamais sans attendre que Cyprien eût fini de jouer, pour s'en retourner avec lui. Ils apprenoient ensemble leurs leçons, et toutes leus dispntes étoient à qui se montreroit le meilleur écolier.

Les jours de congé, ils alloient faire tous deux un tour de promenade dans les champs. Ils s'amusoient à cueillir des fleurs sauvages, et à faire des bouquets pour leurs sœurs. Quelquefois ils s'asseyoient sur l'herbe, et se racontoient de petites histoires, ou répétoient quelque jolie chanson qu'ils avoient apprise de leurs mamans.

Marcel étant un jour allé rendre une visite avec son père, Cyprien, se voyant privé de la compagnie de son ami, alla, pour se désennuyer, se promener tout seul dans la campagne. En marchant le long d'une haie, il découvrit dans l'épaisseur des buissons un nid de merles. Il n'étoit pas de ces enfans qui se font une maligne joie de ravir à un pauvre oiseau ses chers petits. Il résolut d'at-

tendre qu'ils n'eussent plus besoin des secours de leur mère, et que leur mère n'eût plus besoin de les aimer. Il ne manqua pas cependant, le lendemain, de faire part de sa bonne fortune à Marcel. Il lui dit qu'il vouloit lui montrer le nid; qu'ils iroient chaque jour faire une visite aux oiseaux jusqu'à ce que leurs ailes fussent venues, et qu'alors ils partageroient ensemble la nichée.

Marcel attendit avec impatience que l'école fût finie. Alors Cyprien l'amena devant le nid; et ils y allèrent ensemble plusieurs jours de suite, pour voir comment se portoit la petite famille.

Du premier moment que Marcel avoit vu le nid, il avoit conçu le projet de s'en emparer. Il est difficile de concevoir ce qui avoit pu lui inspirer cette vilaine pensée, puisque son ami lui avoit offert volontairement de partager avec lui. Le mal se glisse avec tant de facilité dans le cœur des hommes, que l'on devroit bien se tenir toujours sur ses gardes pour l'empêcher d'y péné-

trer. Les enfans devroient encore y veiller avec plus de soin, puisque leur cœur est plus foible. Cette vigilance leur est d'autant plus facile, qu'ils ont toujours leurs parens ou leurs instituteurs pour les aider de leurs sages conseils. Ils ne savent pas assez qu'une faute légère peut bientôt faire naître un vice odieux, qui ne tarde pas à corrompre leur ame, et quelquefois pour le reste de leur vie.

Marcel étant sorti un jour avant l'heure où Cyprien venoit ordinairement le chercher, il se rendit seul à l'endroit où étoit le nid. Il trouva les petits bons à prendre; et, oubliant tout à la fois les doux nœuds qui l'unissoient à son camarade, et la générosité qu'il lui avoit montrée, il saisit sa proie, et l'emporta le cœur tout palpitant.

Lorsqu'il eut fait la moitié du chemin, il s'assit sous un arbre pour regarder les petits oiseaux, et les entendre gazouiller. Ce fut alors, pour la

première fois, qu'il sentit des remords de l'indigne action qu'il venoit de commettre. Son esprit étoit dans un grand embarras. S'il portoit en cachette le nid à sa maison, il ne pouvait manquer d'être bientôt découvert; et son père le puniroit sévèrement pour avoir trompé son camarade, qui ne manqueroit pas aussi de lui retirer son amitié. S'il rapportoit le nid pour le remettre à sa place, il craignoit de rencontrer Cyprien en y allant. Il lui vint ensuite la pensée d'aller jeter le nid dans un étang voisin, et de le faire couler à fond en le chargeant de pierres. Pendant qu'il flottoit entre ces divers partis, il vint à passer un enfant d'un autre village, qui, ayant vu le nid entre ses mains, lui offrit en échange une douzaine de boules de marbre, renfermées dans un sac. Cette proposition venoit fort à propos, à ce qu'il lui sembla, pour le tirer de peine. Il se hâta d'y souscrire, et se rendit à l'école, où il affecta de prendre un air

aussi tranquille que s'il n'avoit eu aucun reproche à se faire.

Il fallut trouver une mauvaise excuse auprès de son ami, pour ne l'avoir pas attendu le matin comme à l'ordinaire. Cyprien, qui n'avoit aucun soupçon, se contenta de tout ce que Marcel voulut lui dire. Il lui dit à son tour que l'on avoit congé l'après-midi, et qu'ils pourroient en profiter pour aller chercher les oiseaux, et s'en amuser le reste de la journée.

Ils partirent en effet immédiatement après leur dîner. Cyprien faisoit déjà ses arrangemens au sujet de la petite famille. Quel fut son chagrin, lorsqu'en arrivant devant le buisson, il la trouva dénichée ! Marcel fit semblant d'en être aussi surpris et aussi affligé que lui. Après s'être livrés quelque temps à de vaines lamentations, ils s'en retournèrent d'un air confus. Quoi qu'il en soit, Marcel, pour détourner Cyprien de penser plus long-temps à sa mésaventure, lui montra ses boules de marbr

en lui disant qu'il les avoit trouvées le matin dans un sac, en allant à l'école, et qu'ils n'avoient qu'à jouer ensemble.

Je vous prie, mes chers amis, de considérer un moment avec moi combien les crimes de Marcel s'étoient multipliés dans le cours d'une journée. Le matin, il avoit volé son ami, en prenant seul le nid que celui-ci lui avoit montré pour le partager ensemble. Ensuite il avoit eu la pensée de faire périr d'une mort cruelle les pauvres petites créatures ; puis il avoit fait l'hypocrite pour détourner les soupçons. Enfin, il venoit de faire un mensonge, en disant qu'il avoit trouvé les boules de marbre, tandis qu'il les avoit reçues en échange des oiseaux. Telle est la rapidité des progrès du vice ! Et, ne vous y trompez pas, vous aurez beau les couvrir pendant quelque temps, la justice du ciel saura bien à la fin les dévoiler. Il y aura toujours quelque accident qui mettra vos fautes en lumière. Vous-mêmes, vous servirez les

premiers à les faire éclater ; car votre imagination n'enfantera pas autant de mensonges, que vous seriez obligés d'en dire pour les couvrir les uns les autres. Le premier défaut de mémoire vous jettera dans une confusion qui doit conduire nécessairement à la découverte. Alors viendront la disgrace et la honte, avec les châtimens que vous méritez.

Mais revenons à notre histoire. Cyprien, qui ne s'étoit fait une si grande joie de sa découverte que parce qu'il en devoit partager le fruit avec son ami, ne le vit pas plutôt se consoler, qu'il se consola lui-même, et ils se mirent à jouer ensemble avec leurs boules. La partie alla fort bien pendant quelque temps ; mais d'autres enfans qui passoient, s'étant arrêtés pour les voir jouer, l'un d'eux, après avoir attentivement examiné les boules, les réclama, comme lui appartenant, et dit qu'il les avoit perdues le matin même, avec un sac où elles étoient renfermées. Marcel se moqua de sa prétention, et

soutint effrontément qu'il avoit acheté les boules ; mais Cyprien, qui venoit de lui entendre dire qu'il les avoit trouvées, lui dit que c'étoit mal de mentir, et qu'il falloit les rendre à leur maître. Marcel refusa de le faire, en disant que s'il les avoit trouvées, elles étoient à lui, et qu'il les garderoit. Il fut cependant trompé dans son attente ; car l'autre petit garçon se jeta brusquement sur lui, lui donna un coup de poing dans le nez, lui prit les boules, et s'en alla, le laissant réfléchir tristement sur les premières suites de sa vilaine action.

Il est maintenant nécessaire de vous apprendre que le petit garçon qui réclamoit les boules les avoit effectivement perdues, comme il le disoit, et que celui qui les avoit données à Marcel pour les oiseaux les avoit trouvées ; mais, comme il pensoit pouvoir tirer un plus grand parti des oiseaux que des boules, il avoit fait le troc dont nous avons parlé ci-dessus.

Ce petit garçon étoit né de parens

honnêtes, mais fort pauvres. On l'appeloit Lubin, et il étoit bien connu à plusieurs milles à la ronde, parce qu'il alloit vendre dans tout le pays des fagots qu'il faisoit lui-même du bois mort qu'on lui laissoit prendre dans la forêt. Il en portoit aussitôt l'argent à sa mère, pour l'aider à faire vivre toute sa famille. Comme ses parens n'étoient pas en état de l'envoyer à l'école, il avoit du temps de reste pour son petit commerce, qu'il faisoit avec beaucoup d'industrie et d'activité.

Ce petit Lubin, étant devenu maître du nid, examina les oiseaux; et, les trouvant déjà forts, il courut vers le village où demeuroient Marcel et Cyprien, pour tâcher d'y vendre la nichée dans la maison de quelque gentilhomme. Le hasard voulut que la première personne à laquelle il s'adressa, fut le père même de Marcel, qui le connoissoit de réputation, et qui, sachant qu'il étoit pauvre et honnête, lui donna un petit écu pour le nid. Lubin, qui

le plus sûr moyen de faire éclater son indignité. Son esprit étoit douloureusement accablé de cette pensée. Il se livroit au désespoir ; il ne pouvoit parler, et, à chaque instant, il étoit prêt à s'évanouir. Son père, le voyant dans cet état, imagina qu'il étoit blessé plus grièvement qu'il ne paroissoit l'être. Il le fit mettre au lit, et lui fit prendre des potions restaurantes. Marcel étoit malade en effet. Il ne put dormir de toute la nuit. Une fièvre brûlante consumoit son sang. Son père et sa mère commencèrent à craindre pour lui. Ils l'interrogeoient à chaque instant sur son mal; mais il étoit opiniâtrement résolu de n'en jamais découvrir la véritable cause, quand il devroit lui en coûter la vie.

Le lendemain, Cyprien étant venu, selon sa coutume, chercher Marcel pour aller ensemble à l'école, on lui dit que son ami étoit retenu au lit par une grosse fièvre. Cette nouvelle remplit son petit cœur de tristesse. Il demanda

manda la permission de monter auprès du malade, ce qui lui fut accordé. Marcel, en le voyant, fut saisi d'un cruel serrement de cœur, parce qu'il imaginoit que Cyprien avoit déjà vu le nid, et qu'il venoit l'accabler de reproches. Voyez ce que c'est qu'une conscience criminelle. Quel est l'insensé qui voudroit se rendre coupable d'une faute, en pensant aux chagrins amers qu'elle doit entraîner à sa suite? Qui oseroit hasarder un mensonge, en voyant que tôt ou tard la vérité se découvre pour accabler l'imposteur? Je ne vous demande que de réfléchir un moment sur la honte et le désespoir de Marcel, et je suis bien sûr que vous ne ferez jamais rien dont vous ayez à rougir.

Cyprien, après avoir passé quelque temps à consoler son ami, le quitta pour aller à l'école. En descendant, il trouva dans le salon le père de Marcel, qui lui montra les oiseaux, et lui dit qu'il se faisoit un grand plaisir de

lui en donner deux, les plus jolis à son choix. Cyprien reconnut le nid d'un seul coup-d'œil; et son premier mouvement fut de s'écrier : Oh! que c'est indigne à Marcel d'avoir enlevé mon nid, et de m'avoir soutenu si vilainement qu'il ne savoit ce qu'il étoit devenu! Fi donc, Cyprien, répondit le père de Marcel! comment oses-tu accuser mon fils d'une si mauvaise action? Il n'en est pas capable, je t'assure. J'achetai hier moi-même ce nid d'un petit garçon nommé Lubin. Ce fut une grande joie pour Cyprien de s'entendre dire que Marcel étoit innocent. C'étoit bien son nid, à la vérité : il n'étoit pas difficile à reconnoître; mais un autre avoit bien pu le prendre. Il s'excusa de sa précipitation, et dit qu'il avoit tort d'avoir jugé si légèrement son ami. Le père de Marcel lui demanda alors s'il s'étoit trouvé avec son fils, lorsqu'il avoit reçu un coup si violent dans le nez?

— Oui, monsieur, nous étions ensemble.

Eh! qu'avoit-il fait pour s'attirer ce traitement ?

Cyprien garda le silence. Il ne vouloit pas dire un mensonge ; mais il craignoit aussi, par un récit fidèle, de compromettre son ami, qu'il savoit certainement être coupable sur ce point.

Le père de Marcel, surpris de l'embarras de Cyprien, n'en insista que plus vivement pour avoir une réponse précise à sa question.

Cyprien, voyant qu'il ne pouvoit plus reculer, prit le parti de raconter tout ce qu'il savoit au sujet des boules de marbre et des coups de poing dans le nez que le petit garcon avoit donnés à Marcel.

Comment, s'écria le père à ce récit, mon fils a été capable de me tromper ! Il m'a dit que c'étoit un grand garçon qui lui avoit jeté une pierre, pour avoir voulu l'empêcher de battre un enfant. Viens avec moi, Cyprien, je veux......

Comme il disoit ces mots, il entendit frapper à la porte. Il ouvrit. C'étoit Lu-

bin, qui, pour lui témoigner sa reconnoissance du petit écu qu'il lui avoit donné la veille, venoit lui présenter un joli bouquet de fleurs des champs. Ah! c'est toi, mon ami, s'écria le père de Marcel! Je suis bien aise que tu sois venu si à propos. Tiens, dit-il à Cyprien en le lui présentant, voilà le petit garçon à qui j'achetai hier le nid.

Oui, c'est moi, sans doute, dit Lubin.

Quand est-ce donc que tu es allé le prendre, lui demanda Cyprien?

Je ne l'ai pas pris, répondit l'autre. Je l'ai eu en troc d'un petit monsieur en habit rouge, pour une douzaine de boules de marbre, que j'avois trouvées dans un sac. Cette réponse fut un coup de lumière pour Cyprien. Elle servit aussi à convaincre le père de Marcel de l'indignité de son fils. Il pria les deux enfans de monter avec lui dans la chambre du malade.

Marcel ne les vit pas plutôt entrer tous les trois ensemble, qu'il comprit



Va, mon ami, je te pardonne ....

Marillier del. Delignon sculp.

que tout le mystère de sa conduite étoit découvert. Il s'élança précipitamment de son lit, se mit à genoux devant son père, lui raconta toute l'histoire, et lui demanda grace en sanglottant. Il protesta que sa maladie n'étoit venue que de la violence des remords qu'il sentoit de ses fautes, et qu'il n'y avoit qu'un généreux pardon qui pût le guérir.

Son père, indigné, gardoit le silence. Cyprien, vivement ému de la douleur de celui qu'il avoit tant chéri, se jeta dans ses bras, et lui dit : Va, mon ami, je te pardonne. Je vois que tu es assez puni par tous les chagrins que tu as soufferts. Ah ! s'écria Marcel, je ne voudrois pas les souffrir une seconde fois pour l'univers entier. Cyprien se joignit aussitôt à lui pour obtenir sa grace de son père, qui ne put la refuser à leurs vives instances. Il se contenta de donner à son fils de sages instructions pour réparer ses fautes, et pour se garantir d'en commettre de pareilles dans la suite. Elles eurent tout l'effet qu'il s'en étoit

promis. Marcel, après cette mémorable leçon, ne se distingua plus que par des sentimens nobles et généreux, dignes de l'amitié que Cyprien eut pour lui toute sa vie.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 16 décembre.

PARDONNEZ-MOI, ma chère maman, d'avoir été si long-temps sans vous écrire. Hélas ! qu'aurois-je pu vous apprendre ? Je n'avoir que des nouvelles bien fâcheuses à vous donner. Il règne ici la plus profonde tristesse. Mon cher bienfaiteur, le digne M. Grandisson, est dangereusement malade. Tous les plaisirs, tous les amusemens, sont bannis de cette maison. On n'y entend que des pleurs et des soupirs. La crainte règne dans tous les cœurs; et les médecins même ont perdu l'espérance. On n'attend plus à chaque instant que le coup fatal. Ah ! faut-il que je sois ici pour voir les derniers jours d'un homme que j'aime tant, et à qui j'ai de si grandes obligations ! Je ne puis

m'accoutumer à cette affreuse pensée. Non, non, j'espère que le ciel détournera ce malheur de dessus nos têtes. Madame Grandisson est inconsolable. La tendre Emilie ne fait que pleurer, et prier à genoux aux pieds du lit de son père. Oh ! je le crains, elle ne pourra pas résister plus long-temps à sa douleur. Edouard est abîmé dans le désespoir. Mais que vous dirai-je de Charles ? Je ne sais ce que je dois le plus admirer en lui, de son amour filial, ou de sa patience et de sa fermeté dans le malheur ? Il ne quitte presque pas le chevet du lit de son père. Il demeure nuit et jour dans son appartement pour le servir. C'est de sa main que M. Grandisson reçoit toutes les potions et tous les rafraîchissemens. Lorsqu'il commence à s'assoupir, Charles semble retenir son haleine dans la crainte de le réveiller. Il croise ses bras, et reste immobile. Il a la force de cacher ses larmes et d'étouffer ses soupirs, sur-tout devant sa maman, qu'il sait consoler et soutenir un

peu par ses tendres caresses. Quelle force d'esprit et de caractère ! Ah ! je le sens, il ne me seroit pas possible de surmonter ainsi mon chagrin. Depuis six jours, il n'a pas dormi une heure de suite, et il n'en paroît point abattu. Son courage supplée à ses forces. O ma chère maman, que je suis loin de tant de vertus ! Mais je ne puis y tenir plus long-temps. Je vais voir si ma présence est nécessaire à mon ami ; je vous écrirai encore demain.

Guillaume D*** a sa mère.

Le 17 décembre.

O ma chère maman, quelles vives émotions je ressentis hier au soir ! Au moment où je finis si brusquement ma lettre, j'allai, comme je vous le disois, dans la chambre du malade, pour tenir compagnie à mon ami. J'ouvris doucement la porte ; mais, au lieu de Charles, je ne vis que madame Grandisson et sa fille, assises en silence au pied du lit. Je ne voulus point les troubler. Je sortis, et j'allai voir si Charles pouvoit avoir besoin de moi. Je ne le trouvai dans aucun endroit de la maison. Personne ne savoit où il étoit allé. M. Bartlet, Edouard, et quelques autres personnes, se promenoient dans le salon ; mais je n'osai pas leur demander des

nouvelles de mon ami. Je courus le chercher dans le jardin. C'est là que je l'apperçus de loin sous le berceau. Je m'approchai doucement de lui, sans qu'il m'entendit. O ma chère maman, combien je fus attendri ! Il étoit à genoux. Son chapeau étoit à terre à son côté. Les larmes rouloient dans ses yeux. Ses mains étoient élevées, et son visage tourné vers le ciel. Il prioit. Ah ! si j'avois pu entendre toute sa prière ! mais j'arrivai trop tard ; je n'en entendis que la fin, que je me rappellerai toute ma vie. Voici quelles étoient ses paroles :

O mon Dieu, je t'en supplie, daigne sauver mon père, et prends mes jours pour les siens. Il fait le bonheur de maman, de ma sœur et de mon frère : sa vie est essentielle pour eux tous, et la mienne ne l'est pas. Pardonne-moi, ô mon Dieu, ces vœux de mon amour, et daigne les exaucer. Mais si tu en ordonnes autrement, donne-moi la force de me soumettre à tes saintes volontés.

Il se leva aussitôt, et laissa échapp

un torrent de larmes. Je ne pus rester plus long-temps en silence. Je volai vers lui en lui tendant les bras. Il fut étonné de me voir. O mon ami, lui dis-je d'une voix étouffée, le ciel te conservera ton père. La prière d'un fils tel que toi ne peut manquer d'attirer la bénédiction céleste. J'espère dans le Dieu de bonté, me répondit-il. Mais faisons un tour dans le jardin pour sécher mes larmes. Je ne veux pas que maman voie que j'ai pleuré; elle en seroit trop affligée.

Notre promenade, comme vous le sentez bien, fut triste et silencieuse. Je lui faisois plus d'amitiés que je ne pouvois lui dire de paroles. Je voulois l'entraîner un moment dans la campagne, pour lui faire respirer un air pur. Non, me dit-il, je n'ai déjà été que trop long-temps séparé de mon papa; permets que je retourne auprès de lui. Il faut que je lui rende tous les secours qui sont en mon pouvoir pour adoucir ses souffrances. J'ai besoin de consoler maman, mon frère et ma sœur.

Nous rentrâmes aussitôt dans la maison. Quoique M. Grandisson n'eût dormi qu'une heure, il se trouvoit beaucoup mieux. Dès qu'il entendit entrer Charles, il l'appela d'une voix foible et touchante. Mon ami s'approcha de son lit, et se jeta à genoux. Il prit la main de son père, qu'il baisa plusieurs fois. Les larmes couloient le long de ses joues, et il sanglottoit à me fendre le cœur. Je ne saurois vous peindre, ma chère maman, l'expression qui animoit sa physionomie. Il sembloit être un habitant des cieux descendu sur la terre. Que voulez-vous de moi, mon cher papa, lui dit-il? Ce que je veux, mon fils, lui répondit M. Grandisson? je veux t'exprimer ma satisfaction sur les soins que tu me donnes, et sur le témoignage que ta mère m'a rendu de ta conduite depuis ma maladie. Quelle consolation j'emporterai au tombeau, s'il faut que je meure, en laissant à mon épouse chérie un fils tel que toi! Tu seras, à ma place, l'ami de ton frère et le protecteur de ta

sœur. Ton amour, ton obéissance, ton exactitude à remplir tes devoirs, tout ce qui m'a rendu le plus heureux des pères, me sert de consolation et d'espérance pour le temps où je ne serai plus. Conserve toujours la paix avec Edouard. Il commençoit à se rendre digne de toute ma tendresse; il méritera la tienne. Tu as une mère vertueuse; suis ses conseils, et tu seras heureux. Tu ne manqueras jamais d'encouragement pour le bien, si tu choisis la société des honnêtes gens. Je me fie aux sentimens de ton cœur pour te conduire dans le chemin de l'honneur et de la vertu. D'ailleurs, mon fils, il te reste encore un père dans le ciel, qui ne t'abandonnera jamais, tant que tu resteras fidèle à son service. S'il veut m'appeler à lui, supporte notre séparation avec constance. Je ne te précède que de quelques pas. Attache-toi sans cesse à ton Créateur; remplis tes devoirs envers tes semblables; et tu attendras sans crainte ce dernier moment qui doit nous réunir

pour toujours. Mais la foiblesse où je suis m'empêche de poursuivre : elle me présage peut-être ma fin. Quoi qu'il en arrive, mon fils, soumets-toi sans murmure à l'Être suprême, qui dispose à son gré de la vie et de la mort.

Charles se leva. Son cœur sembloit être déchiré. Il tomba sur un fauteuil, et joignit ses mains sans pouvoir proférer une parole.

Le médecin, qui, depuis six jours, ne s'est guère éloigné de la maison, entra dans ce moment avec M. Bartlet. Il trouva son malade beaucoup mieux, et nous donna des espérances. Le bon M. Bartlet, transporté de joie, courut aussitôt prendre Charles par la main, et lui conseilla d'aller goûter quelque repos, d'autant que depuis trois nuits entières il n'avoit pas seulement quitté ses habits. Mais mon ami le pria de l'excuser : Non, monsieur, lui dit-il, je ne saurois dormir, tandis que mon papa est dans les souffrances. Je sommeille auprès de son lit lorsqu'il repose ; et c'est assez

pour moi. Un père ne sauroit avoir de meilleure garde que son fils. Qui doit l'aimer autant que moi ? et qui peut lui avoir autant d'obligations ? C'est à mon bras de le servir, c'est à mes yeux de veiller sur ses besoins. C'est moi qui dois le consoler, et ranimer ses forces par mes secours. Il faut que je réchauffe ses mains dans les miennes, lorsqu'elles se refroidissent. C'est mon devoir enfin de sacrifier mes jours pour conserver sa vie.

Le médecin l'assura que pour le moment il n'y avoit aucun danger, qu'il pouvoit aller reposer pendant deux ou trois heures, et qu'on le feroit appeler aussitôt que sa présence deviendroit nécessaire ; mais toutes ces instances furent inutiles. Charles persista toujours à dire que le peu d'instans où il lui seroit peut-être permis de servir encore son papa, étoient trop précieux pour en faire un mauvais usage, et qu'il ne s'éloigneroit point tant qu'une vie si chère seroit dans le moindre danger.

Quel digne fils, ma chère maman ! Et qu'est-ce qu'Edouard en comparaison ? Il se livre à la tristesse, et abandonne le lit de son père. Qu'est-ce que la tendre Emilie ? Elle pleure, elle soupire, et ne fait que désoler davantage sa maman. Tous les trois montrent une grande tendresse pour l'auteur de leurs jours. Mais la sensibilité de Charles ne se borne point à de vaines larmes : elle est mêlée de force, de courage et de raison. Oh ! que le ciel daigne leur rendre ce bon père, et me conserver aussi toujours ma chère maman !

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 22 décembre.

RÉJOUISSEZ-VOUS avec nous, ma chère maman. M. Grandisson est absolument hors de péril, il commence même à se lever. Je ne vous ai pas écrit depuis quelques jours, dans l'espérance de vous donner de meilleures nouvelles. Je puis enfin goûter ce plaisir. Les plaintes et les larmes son maintenant changées en transports de joie. Que de graces nous devons au ciel d'avoir rendu ce bon père à ses enfans ! C'est une bénédiction de la providence, que les honnêtes gens jouissent d'une longue vie, puisqu'ils servent à répandre le bonheur sur tout ce qui les entoure. Hélas ! que seroit-il arrivé, si nous avions eu le malheur de perdre M. Grandisson ? Voici le

temps de mon départ qui approche. Mais aurois-je pu abandonner mon ami à sa profonde tristesse ? Oh ! non, je le sens, cet effort m'auroit été impossible. Je me serois mis à la place de Charles. N'est-ce pas lorsqu'on a du chagrin que l'on doit le plus desirer d'avoir auprès de soi son ami ? et ne lui devient-on pas plus cher dans la peine ? Oh ! cela est bien vrai, du moins pour moi, ma chère maman. Oui, je peux le dire, je crois que j'aimois plus tendrement que jamais mon ami Charles, dans le temps où il étoit si triste. J'aurois voulu partager ses larmes pour qu'il en eût moins à répandre. Je vous aurois écrit à genoux, ma chère maman : je vous aurois supplié de me laisser ici quelque temps de plus ; mais les choses ont tourné plus heureusement, Dieu merci ; et je retournerai auprès de vous avec un esprit plus tranquille. Je n'aurai rien qui trouble le plaisir de vous embrasser, vous et ma petite sœur, après un an d'absence. Que cette année a été longue et courte à la fois ! Elle me pa-

roissoit éternelle lorsque je songeois au plaisir de vous aller rejoindre ; et puis quand je pensois à tout ce qu'il me falloit faire, pour que vous fussiez plus contente de moi, je m'effrayois de sa brièveté. Comment peut-on se plaindre de la longueur du temps, en considérant avec quelle vîtesse il s'écoule ! Il n'est si lent que pour ceux qui ne savent pas en faire usage. C'est bien autre chose dans cette maison de bénédiction. Des occupations utiles, des entretiens instructifs, des exercices salutaires et d'innocens plaisirs, tout cela fait paroître une journée bien courte. J'ai appris de Charles à donner une destination marquée à toutes mes heures ; et, sous votre bon plaisir, ma chère maman, je continuerai d'en faire de même auprès de vous. Je ne serai plus triste, comme je l'étois autrefois, de me trouver seul dans mes heures de récréation. Je saurai bien me les rendre agréables, en faisant, avec vous, quelque lecture intéressante, en écoutant vos sages leçons,

et sur-tout en [illegible] de mon amour [illegible] vous plaît, [illegible] vous rendre heureuse [illegible] heur de [illegible] et attendant le moment [illegible] ma chère maman. [illegible] mens que je vous [illegible] et si je ne me flatte, vous [illegible] le sentir vous-même aux palpitations de votre cœur.

Guillaume D*** a sa mère.

Le 28 décembre.

Jeudi prochain, ma chère maman, est le jour marqué pour mon départ. Ainsi cette lettre sera la dernière que vous recevrez de moi. Je croyois me trouver encore ici pour célébrer la fête d'Emilie, qui arrive dans huit jours; mais, comme un ami de la maison se propose de partir après-demain, pour la Hollande, monsieur et madame Grandisson veulent absolument que je profite de cette occasion pour faire mon voyage avec plus d'agrément et de sûreté.

Mais comment se fait-il donc, ma chère maman, que je sois si triste? Il semble que je m'éloigne de cette maison avec regret, lorsque je ne la quitte

que pour retourner auprès de vous, qui m'êtes plus chère que tout le reste de la terre. J'aime monsieur et madame Grandisson comme mes tendres bienfaiteurs : j'aime mon ami Charles autant que moi-même : mais vous, je vous aime comme ma mère, c'est-à-dire au-dessus de tout. Je ne sais ce qui se passe au fond de mon cœur. Je brûle de partir, et je voudrois rester. Lorsque je suis avec Charles, je ne fais que verser des larmes. Je lui prends la main, je la serre dans les miennes, je la presse contre mon cœur, et je m'écrie : O mon cher ami! si je pouvois être toujours avec toi! Alors ses yeux se remplissent de pleurs, et il cherche à me consoler, en me disant qu'il viendra bientôt me faire une visite, et qu'en attendant, nous nous écrirons l'un à l'autre. Ces douces promesses calment pour un instant ma douleur; mais bientôt elle se réveille avec plus de force. Il est certain que c'est à moi que notre séparation doit le plus coû-

ter. Où retrouverai-je un aussi bon ami ? Je ne l'ai donc connu que pour le regretter ! O ma chère maman ! l'amitié donne tant de plaisirs ! pourquoi faut-il qu'elle cause aussi tant de peines ? J'étois lié si étroitement avec Charles ! Nos exercices, nos études et nos plaisirs, tout étoit commun entre nous, tout réunissoit nos pensées et nos sentimens. Et il faut rompre des nœuds si doux ! il faut se séparer peut-être pour toujours ! Je ne puis y songer sans frémir. Mais je l'entends qui monte dans ma chambre. Permettez-moi de quitter un moment la plume pour le recevoir.

Une heure après.

Savez-vous, ma chère maman, pourquoi l'aimable Charles est monté auprès de moi ? Je vais vous le dire. Il est entré d'un air riant, et il a fait comme s'il étoit bien joyeux. Mais il m'a semblé qu'il avoit encore des larmes mal essuyées à sa paupière. Tu écris, Guillaume,

laume, m'a-t-il dit? Je reviendrai. Je serois fâché de t'interrompre. Oh! ne t'en va pas, mon ami, ai-je répondu. Le courrier ne presse pas, et je puis reprendre ma lettre quand nous aurons passé queques momens ensemble. Hélas! j'ai si peu de temps encore à jouir de ce plaisir. Nous avons fait plusieurs tours dans la chambre, sans pouvoir nous parler. Enfin, il m'a pris tout-à-coup la main, et il m'a demandé si je serois toujours son ami, si je lui écrirois souvent, et si je serois bien aise qu'il vînt nous faire une visite en Hollande. Vous jugez bien ce que j'ai répondu à ces tendres questions. Alors il m'a sauté au cou; et, me pressant étroitement dans ses bras : Sois toujours heureux, m'a-t-il dit, et chéris ton ami Charles. Tu ne trouveras jamais personne qui t'aime autant que moi. Continue à présent ta lettre, et ne descends que lorsque tu l'auras achevée. J'ai voulu lui répondre. Il ne m'en a pas donné le temps, et il s'est retiré

avec une précipitation qui m'a surpris. Mais combien mon étonnement a redoublé, lorsque j'ai apperçu sur la table une bonbonnière montée en or, avec son portrait ! Il lui ressemble si parfaitement, que j'en ai été saisi. Je vais descendre tout de suite pour le remercier. Mais, hélas ! qui sait si je le reverrai encore ? Je me souviens qu'en sortant, il a tiré son mouchoir pour essuyer ses yeux. O ciel ! si je ne devois plus le voir avant de partir ! Je ne puis être un moment dans cette incertitude. Il faut que je descende pour m'emparer de lui. Je veux le tenir serré si étroitement sur mon cœur, qu'il ne puisse m'échapper.

Une heure après.

Hélas ! je ne l'avois que trop bien deviné, ma chère maman. C'étoit le dernier embrassement que je devois recevoir de mon ami Charles. Je suis descendu dans le salon ; j'y ai trouvé monsieur et madame Grandisson, Edouard

et Emilie; mais Charles n'y étoit pas. Je suis devenu pâle et tremblant; mes genoux fléchissoient sous mon corps, et je ne pouvois avancer. Madame Grandisson s'en est apperçue. Elle est venue à moi, m'a fait asseoir auprès d'elle, et m'a demandé comment je trouvois le portrait de son fils. Je lui ai baisé la main, sans lui répondre. Elle m'a fait encore la même question. Je lui ai dit, d'une voix étouffée que je le trouvois d'une grande ressemblance, et que c'étoit le plus doux présent que je pusse recevoir. Ainsi donc, a-t-elle repris, tu emmènes Charles avec toi dans ta patrie? J'espère qu'il pourra servir à te consoler. O mon aimable bienfaitrice, lui ai-je répondu, ce Charles que j'emmène ne me parlera pas, et il m'est échappé un torrent de larmes. Je suis touchée, m'a-t-elle dit, des sentimens que tu montres pour mon fils. Je sens ce qu'il en doit coûter à ton cœur de le quitter; mais sois tranquille: tu le reverras en Hollande plutôt que

tu ne penses; et, lorsqu'il aura passé quelque temps auprès de toi, je prierai ta mère de te laisser revenir ici avec lui. Votre union est trop belle pour n'être pas cultivée, et je suis charmée que mon fils ait fait choix d'un si bon ami. Je suis tombée à ses genoux, mais je n'ai pas eu la force de prononcer une seule parole. Cet arrangement doit te satisfaire, m'a dit M. Grandisson en me relevant et en me prenant la main. Pourquoi ne sert-il qu'à augmenter ta douleur? Un jeune homme aussi raisonnable que toi doit avoir assez de courage pour se soumettre sans murmure aux lois de la nécessité. Tiens, voici un billet de mon fils. Il a voulu te faire voir, par son exemple, que l'on peut exprimer ses sentimens dans une lettre, aussi bien que par des paroles. J'ai pris le billet d'une main tremblante. Est-ce que je ne verrai plus mon ami, me suis-je écrié en poussant des sanglots? Il vient de partir tout-à-l'heure, m'a répondu M. Grandisson, pour aller passer quelques jours

chez son oncle Campley. Il craignoit que la vue de ton départ ne vous causât trop d'affliction à l'un et à l'autre. A ces mots terribles, j'ai été frappé comme d'un coup de foudre. Edouard, Emilie, monsieur et madame Grandisson, ont employé à l'envi les consolations les plus tendres pour adoucir ma tristesse; mais je n'en étois que plus affligé. M. Grandisson, pour me distraire de ma peine, s'est fait apporter une cassette. Il l'a ouverte. Mon cher Guillaume, m'a-t-il dit, j'ai vu avec plaisir que tu étois fort attaché à l'étude des mathématiques. Voici quelques instrumens qui pourront te servir à les cultiver. Cette science, en occupant ton esprit, adoucira le regret d'une séparation momentanée d'avec ton ami, jusqu'à ce qu'il puisse aller te rejoindre, et se fortifier avec toi dans les mêmes études. Combien j'ai été touché de tant de bonté, ma chère maman! J'ai trouvé dans la cassette, non seulement un assortiment complet d'instrumens de grand

prix, mais encore une collection des meilleurs livres sur la géométrie élémentaire et sur les principes de l'astronomie. Que je vais étudier pour vous plaire ! Oh ! si je pouvois avoir Charles avec moi ! Ma mère et mon ami, l'un près de l'autre ! les voir à la fois ! les caresser tour-à-tour ! Oh ! je le sens, ce seroit être trop heureux sur la terre !

Aussitôt que j'ai pu me retirer, j'ai couru lire la lettre de Charles. Je vous en envoie une copie. Je garde celle qui est de son écriture, pour la lire, la relire sans cesse dans mon voyage, pour avoir du moins, à chaque instant que je m'éloignerai de lui, de quoi me pénétrer davantage de son amitié, et pour rendre à son portrait, que j'aurai sur mes lèvres, tous les sentimens qu'elle saura m'inspirer.

Adieu, adieu, ma chère maman : je ne puis vous dire quels tressaillemens agitent mon pauvre cœur, lorsque je pense que c'est ici la dernière lettre que je vous écris de ce pays. Ah ! sans

vous écrire, je ne m'en occuperai pas moins de vous jusqu'au dernier moment de mon séjour. Mais comment accorder les émotions diverses que je ressens dans la même minute ? Je brûle de vous aller retrouver, et cependant je pleure de quitter cette maison. Me pardonnerez-vous d'être si triste, lorsque je ne pars que pour aller presser dans mes bras une mère que j'aime tant ? Oh ! oui, vous me pardonnerez, j'en suis sûr. Vous, maman, vous dont le cœur est si sensible, vous vous mettrez sans peine à la place de votre fils, dans la situation touchante où il se trouve. Ne plus voir monsieur et madame Grandisson, qui ont eu des bontés excessives pour moi ! Ne plus entendre la douce voix d'Emilie, cette aimable compagne de mes travaux et de mes plaisirs ! Quitter Edouard, au moment où je le voyois mériter de plus en plus l'amour de ses tendres parens ? M'être déjà arraché des bras de mon ami Charles, qui remplit la moitié de mon cœur, à qui je dois tout ce qui

pourra me rendre moins indigne de votre tendresse ! Oh ! combien il faudra que je vous aime, pour me consoler de tant de pertes cruelles !

Cette lettre doit partir avant moi, mais je serai déjà sur la route lorsqu'elle parviendra dans vos mains. Ainsi, à chaque mot, à chaque ligne que vous en lirez, je me rapprocherai de plus en plus de vous. Ah ! si je pouvois arriver à la fin pour achever de vous peindre moi-même tout ce qu'elle ne peut vous exprimer ! Adieu pour la dernière fois, ma chère maman ; avant huit jours, je serai dans vos bras, je recevrai vos caresses et celles de ma petite sœur. Je vous dirai, à l'une et à l'autre, et vous le sentirez encore mieux à mes transports, que je ne veux respirer que pour vous aimer, pour consacrer à votre bonheur tous mes sentimens, toutes mes pensées et tous les instans de ma vie.

P. S. Je joins ici une copie de la lettre de mon ami Charles.

Copie de la lettre de Charles Grandisson à Guillaume D***, incluse dans la précédente.

Tu seras peut-être étonné, mon cher Guillaume, de ce que je n'ai pas profité jusqu'au dernier instant du peu de temps que nous avions encore à passer ensemble ; mais si tu savois quelle triste idée je me suis faite du moment de notre séparation, tu ne serois plus surpris du parti que je viens de prendre avec l'agrément de mon papa. Soutenir à la fois ma douleur et celle de mon ami, l'effort eût été trop déchirant pour mon cœur, et, j'ose le croire, aussi pour le tien ! j'aurois eu encore à partager les regrets de toutes les personnes de la maison, qui ne te verront partir qu'avec des larmes. Depuis quelques jours, tu as dû remarquer une tristesse générale aux approches de ton

départ. Tu en étois toi-même attendri, et je ne savois plus te consoler. Notre absence étoit en quelque sorte commencée, puisque c'étoit la seule pensée de notre séparation qui nous occupoit. C'est pourquoi j'ai prié mon papa de me permettre de partir brusquement pour aller passer quelque jour chez mon oncle. Ne va pas croire cependant que cette résolution ne m'ait coûté aucun effort. Su tu savois quelle violence il a fallu me faire pour la suivre! Mais pourquoi nous entretenir de nos chagrins, quand nous pouvons saisir quelque sujet de consolation? Mon papa doit t'avoir déjà dit qu'il me permettroit, l'année prochaine, d'aller passer quelque temps avec toi pour te ramener ensuite auprès de nous. Dans cet intervalle, nous pourrons nous écrire toutes les semaines, et répandre ainsi dans le cœur l'un de l'autre les tendres sentimens dont nous sommes animés. Qui nous empêche de donner à cette correspondance le même temps que

nous donnions à nos entretiens ? De cette manière, nous imaginerons encore être ensemble ; et, crois-moi, cette illusion a bien aussi ses charmes. J'ai souvent éprouvé, lorsque nous avions été séparés pendant quelques heures, que mes pensées et mes sentimens s'attachoient à toi avec une force nouvelle. Il me sembloit que je t'aimois davantage, et que j'allois avoir plus de plaisir à te voir et à t'entendre que je n'en avois jamais goûté. Il est vrai que rien n'altérait cette douceur, parce que la jouissance en étoit prochaine ; mais si nous devons être plus long-temps cette fois sans nous réunir, au moins ne sommes-nous pas séparés pour toujours, ni même pour un intervalle de temps considérable. Pense au malheur de ceux qui sont obligés de quitter un bon ami et de tendres parens, pour aller errer en des contrées inconnues, où ils ne peuvent espérer d'apprendre de leurs nouvelles. Graces au ciel, notre séparation ne sera pas aussi

fâcheuse. Si tu me quittes, c'est pour voler dans les bras d'une mère qui t'aime, et d'une sœur que tu chéris; tu as la consolation de savoir que je reste avec des personnes qui me parleront sans cesse de toi; tu emportes dans ton cœur mon estime et mon amitié, et tu es bien sûr d'avoir laissé les mêmes sentimens dans le mien.

Adieu donc, mon cher Guillaume, aime-moi toujours. Rappelle de temps en temps mon nom dans tes entretiens avec ta petite sœur et ta maman. Faites ensemble quelques amitiés à certain portrait que je te prie d'agréer. Je l'ai chargé de les recevoir pour moi, jusqu'à ce que je puisse vous les aller rendre moi-même.

Adieu, encore une fois; je t'embrasse avec tous les sentimens de la plus tendre amitié, et suis à toi pour la vie,

CHARLES GRANDISSON.

Le

POST SCRIPTUM.

Le jeune Guillaume D*** partit au jour marqué pour la Hollande. Ce ne fut pas sans verser bien des larmes qu'il se sépara de monsieur et de madame Grandisson, d'Edouard et d'Emilie. Il les chargea tous ensemble des caresses les plus tendres pour son ami.

Son voyage fut heureux. Il fut reçu de sa mère avec des transports inexprimables de joie et d'amour. Pour sa jeune sœur elle fut long-temps comme une petite folle, du plaisir qu'elle ressentoit de revoir son frère auprès d'elle.

Il s'établit entre Charles et Guillaume une correspondance charmante, qui servit non seulement à entretenir leur tendre amitié, mais encore à cultiver leur esprit, et à leur donner une manière d'écrire aisée et naturelle.

Charles n'alla point en Hollande, comme il l'avoit promis à son ami, parce que, dès l'année suivante, il eut le plaisir de le voir revenir en Angleterre avec sa mère, qui, étant anglaise de naissance, prit le parti de retourner dans sa patrie pour y fixer son séjour.

Peu de temps après le départ de Guillaume, Charles fut installé auprès des jeunes princes. Il sut se rendre digne de leur estime et de leur amitié, ainsi que de la bienveillance de tous les gens de la cour.

Au bout de quelques années, il épousa une demoiselle d'une grande naissance, et d'une fortune considérable. Quoique les charmes de sa personne la rendissent extrêmement intéressante, elle l'étoit encore plus par ses qualités naturelles et par ses talens. Charles trouva bientôt dans cette union le bonheur le plus parfait qu'un cœur tendre et généreux puisse goûter en ce monde.

Édouard, encouragé par l'exemple de

son frère, se comporta d'une manière très-humble, et s'avança rapidement dans le service, en signalant dans plusieurs circonstances une prudence et une intrépidité à toute épreuve.

La douce et sensible Emilie, ornée de toutes les graces qui parent une jeune demoiselle, fut recherchée en mariage par une foule de jeunes seigneurs; mais ni le rang, ni la richesse, ni les agrémens de la figure, ne furent capables de la séduire. Elle desiroit pour époux un jeune homme d'une conduite sage, et distingué par des sentimens nobles et par de belles qualités. Elle eut le bonheur de le trouver dans l'ami de son frère. Ce fut Guillaume D*** qui parvint à gagner son cœur, et qui, par son intelligence, son application et sa droiture, réussit à se procurer un poste assez brillant pour remplir son ambition, et rendre son épouse parfaitement heureuse.

Sa jeune sœur n'est pas encore mariée; mais elle vit dans la plus douce

liaison avec Emilie, qui emploie tous ses soins à lui chercher un parti digne d'elle.

Puisse l'exemple de cette aimable jeunesse exciter une généreuse émulation dans mes jeunes lecteurs, et leur inspirer l'amour de l'honneur et de la vertu, en leur persuadant que ce sont les seuls biens qui peuvent fonder le bonheur sur la terre !

FIN DU TOME SECOND.


Digitized by Google

